

L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

L'écriture au féminin



NO 119, AUTOMNE 2008

Som-mère

Liminaire <i>par Christine Lemaire</i>	p. 3
L'écriture: l'émergence du sujet féminin <i>par Mélangy Bisson</i>	p. 4
Un mouvement en spirale <i>par Denise Couture</i>	p. 8
L'essai de la mort me mord le sein <i>par Céline Boyer</i>	p. 11
Le dard d'or, ou le dard lumineux du destin borné <i>par Nicole Ollier</i>	p. 17
L'écriture au féminin <i>par Aïda Tambourgi</i>	p. 23
Essais, quand tu sais... <i>par Monique Dumais</i>	p. 25
Mes muses <i>par Christine Lemaire</i>	p. 31
Romans de gars, romans de filles <i>par Monique Hamelin</i>	p. 38
Billet: Plaisirs simples <i>par Louise Garnier</i>	p. 42
Saviez-vous que..., <i>par Marie-Josée Riendeau</i>	p. 43

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE: « Là où j'écris » Christine Lemaire.
Les citations d'écrivaines ont été recueillies par Monique Dumais,
Monique Hamelin et Christine Lemaire

NDLR: La collective L'autre Parole rassemble plusieurs petits groupes de femmes essayés aux quatre coins du Québec. Quand c'est le cas, le nom du groupe d'appartenance sera mentionné à côté de celui de l'auteure.

Liminaire

Au mois de mars dernier, à l'émission Bazzo.tv, a eu lieu une discussion sur la création au féminin. Marie-France Bazzo avait invité la chanteuse Louise Forestier et la journaliste Pascale Navarro à répondre à la question que L'autre Parole a choisi de débattre dans le présent numéro : existe-t-il un type de création spécifiquement féminin? Louise Forestier était formelle : les femmes ne peuvent pas créer comme les hommes. Elles ont toujours « un pied dans leur bulle et l'autre dans la vie ». Sans être en désaccord, Pascale Navarro pensait que le processus de création était sans doute le même et que la distinction se situait davantage au niveau de l'expérience.

Quand le groupe Bonne Nouv'ailes a décidé de proposer cette question de l'écriture au féminin, nous venions d'assister à la soutenance de thèse de l'une de nos membres, Mélanie Bisson. Bien que son travail ne porta pas directement sur l'écriture, Mélanie avait passé plusieurs années à chercher -- et à nous parler du -- *devenir sujet femme*, dans l'expérience du sacré et dans la vie. Elle-même avait expérimenté un type d'écriture novateur dans un contexte universitaire, une écriture qui se fait dans un processus en spirale -- et non linéaire -- et qui transforme en se faisant.

D'entrée de jeu, nous laisserons Mélanie Bisson nous parler de cette recherche du *sujet femme* dans un processus d'écriture.

Puis, Denise Couture qui a été membre du jury de cette thèse, nous expliquera en quoi elle est exceptionnelle. Suivront deux invitées: Céline Boyer, une poète qui cherche elle aussi à écrire à partir de son *être femme* ainsi que la directrice à Bordeaux de la thèse de Mélanie Bisson, Nicole Ollier. Celle-ci, professeure de littérature à l'Université Michel de Montaigne, fera un survol de quelques expériences d'écriture au féminin.

Quelques auteures nous présenteront ensuite leur point de vue sur l'expérience de l'écriture au féminin, soit en adoptant le point de vue de celle qui écrit (Aïda Tambourgi) soit en tant que lectrice assidue d'essais (Monique Dumais, essayiste elle-même), de biographies (Christine Lemaire) ou de romans (Monique Hamelin). Un billet de Louise Garnier, et les *Saviez-vous que...* de Marie-Josée Riendeau (à qui nous souhaitons la bienvenue dans cette chronique) viendront clore ce numéro.

À la question : existe-t-il une écriture spécifiquement féminine, nous avons donc à vous présenter une diversité de points de vue. Nous ne vous promettons aucune réponse, puisque depuis longtemps, à L'autre Parole, nous savons que la saveur de la vie se trouve dans les questions.

Bonne lecture,

Christine Lemaire
Pour le comité de rédaction

L'ÉCRITURE : L'ÉMERGENCE DU SUJET FÉMININ*

Mélany Bisson, *Bonne Nouv'ailes*

Nous faisons porter par autrui tout l'insupportable de l'étrangeté qui nous habite : nous persécutons notre étrangeté à l'extérieur plutôt que de l'affronter en nous-mêmes. Cette étrangeté renvoie aussi au premier autre qui est la femme, la mère.¹

Les femmes sont des étrangères dans l'organisation de la culture, du langage, du discours et des structures de la pensée binaire. Elles sont prises ou comprises à partir de la seule logique du système patriarcal. En conséquence, selon Julia Kristeva, les femmes sont des étrangères dans l'ordre de la loi : la religion, le système social, la logique de la pensée, le discours. La différence de la femme menace l'identité universaliste, soit religieuse ou rationaliste. Face à l'étrangeté, au plus profond de l'exil, il est cependant possible pour une femme de découvrir ses propres incohérences et ses propres abîmes. Pour Kristeva, il est primordial de ne pas chosifier l'étrangeté de l'étrangère, ni d'en donner une structure définitive. Une des manières de faire émerger le sujet féminin est l'écriture.

Dans cet article je montrerai comment le

sujet féminin peut émerger de la collective féministe *L'autre Parole*². Ensuite, nous développerons sur l'écriture faisant surgir le sujet femme.

L'autre Parole : pratique de l'émergence

Dans ma thèse, je considère que les démarches entreprises par les théologiennes et les communautés féministes en ce qui a trait à la réappropriation du sacré et à la représentation symbolique³ résultent de l'émergence du féminin *trans-symbolique*. L'ordre symbolique est alors désorganisé par des représentations qui sont plus près du *sujet femme*... Les féministes chrétiennes québécoises donnent la priorité à cette tâche, soutenue par un espace collectif laissant émerger la multiplicité expressive des femmes entre elles. Les femmes de *L'autre Parole* pratiquent

* L'auteure Mélany Bisson détient un Ph.D. en théologie de l'Université de Montréal et en littérature française, francophone et comparée de l'Université de Bordeaux III. Ses recherches portent en particulier sur la psychanalyse, l'éthique, la spiritualité et les femmes. Elle est chercheuse clinicienne en soins spirituels au CHUM. Cet article s'inspire du thème de l'écriture élaborée dans la thèse doctorale en théologie de l'auteure qui s'intitule : *L'éthique du devenir sujet femme : le sacré aux frontières de la jouissance*, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal, 2007.

1. Julia Kristeva, *Au risque de la pensée*, Paris, Éditions de l'Aube, 2001, p. 80.

2. Les femmes de *L'autre Parole* viennent de différent horizon socio-économique multipliant ainsi la créativité de la collective

3. Par exemple la conception de Dieu.

la réécriture des évangiles, célèbrent la quête de sens dans la joie et créent des expressions du divin au féminin. L'interprétation, la réécriture et la ritualisation⁴ créatrice constituent l'expression de leur féminin trans-symbolique.

L'autre Parole s'est constituée dans la mouvance de l'écriture au féminin des années 1970. Cette collective rejoint l'idée de Cixous sur la nécessité d'avoir une parole spécifique qui passe notamment par l'écriture afin d'ouvrir sur un changement social et structurel qui n'opposerait plus les différences. Une prise de parole spécifique qui se traduit par une écriture féminine soulève la question de la capacité de l'inscription du *sujet femme* dans un texte. En ce sens, la critique du discours dominant instituée dans une littérature féminine pourra transformer les représentations culturelles et idéologiques. En effet, Cixous affirme :

Je soutiens, sans équivoque, qu'il y a des écritures marquées; que l'écriture a été jusqu'à présent, de façon beaucoup plus étendue, répressive, qu'on le soupçonne ou qu'on l'avoue, gérée par une économie libidinale et culturelle — donc politique, typiquement masculine — un lieu où s'est reproduit plus ou moins consciemment, et de façon redoutable car souvent occultée, ou paré des charmes mystifiants de la fiction, le refoulement de la femme;

*un lieu qui a charrié grossièrement tous les signes de l'opposition sexuelle (et non de la différence) et où la femme n'a jamais eu sa parole, ceci étant d'autant plus grave et impardonnable que justement l'écriture est la possibilité même du changement, l'espace d'où peut s'élancer une pensée subversive, le mouvement avant-coureur d'une transformation des structures sociales et culturelles.*⁵

L'écriture poétique fuyante et fluide peut faire advenir le féminin dans la transfiguration. La réécriture, la représentation de Dieue et l'élaboration de figures trans-symboliques plus près du sujet femme inaugurent l'ère du devenir.

Un sourire esquivé qui laisse apparaître un devenir deviné

Passée le cap de l'ouragan et déchiré par un barrage de coraux, mon corps porte les signes de l'étrange

Les marques d'un mouvement sauvage se fondent en moi pour exprimer l'état de siège

L'écriture féminine

À travers l'écriture peut jaillir le *sémiotique*, cette défaillance exquise et radicale. Le féminin serait le *sémiotique* qui a pour fonction de traverser le système symbolique du langage dominant. Au détour d'un vertige, le féminin émerge et s'exprime

4. Selon Braidotti, les femmes ont besoin de rites, de rituels pour mettre en terre la femme opprimée par le patriarcat et repenser le genre, la différence avec leur multiplicité afin de se renouveler.

5. Hélène Cixous, « Le rire de la méduse », *L'Arc*, no 61 (1975), pp. 39-54; p. 42.

par des formes créatrices et esthétiques, selon Kristeva. La poésie, la sculpture, l'écriture, la peinture, la littérature, la musique sont des formes qui peuvent exprimer le féminin émergeant du langage.

Ce que retient Kristeva des écrits féminins, c'est un style qui porterait une spécificité. Le discours logique et rationnel est souvent inapte à la divulgation du *sémiotique* pré-inconscient. Un lieu signifiant qui ne dit pas tout du féminin, car il est impossible de le révéler dans sa totalité⁶... Ce qui revient à dire que, dans l'écriture⁷, se manifeste le féminin de l'ordre du pré-inconscient passant par le lieu de la jouissance de la femme⁸ et créant le désordre dans la structure du langage logique :

Mais pour moi, évidemment, l'écriture n'est pas muette, elle n'est pas aphone, elle est quelque chose qui doit retenir, qui doit faire résonner, c'est une histoire d'écoute. Si bien que tout ce que j'écris est pris dans des scansion, dans des rythmes, dans une certaine musique. Ce que j'écris est aussi proche que possible du pulsionnel et pourtant très travaillé⁹.

L'écriture ouvre sur l'intimité profonde des femmes qui résonne¹⁰. Cixous croit

que les femmes doivent s'écrire pour avoir accès à leur « propre mouvement » interne :

Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps : pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette en texte — comme au monde, et à l'histoire — de son propre mouvement.¹¹

Il reste que l'écriture féminine n'est pas en marge du langage phallique, il n'y a pas de pur féminin. Le féminin émerge, passe par la structure phallique qu'il désorganise au passage. Le féminin se manifeste dans l'écriture, montrant qu'il est pluriel, qu'il n'y a pas qu'un féminin, mais qu'il est multiple.

La pratique de l'écriture est une façon de déplier le sens jusqu'au non-sens, jusqu'à la sensation de psychose s'inscrivant dans une *trans-symbolisation* :

Parallèlement à la philosophie et à la psychanalyse, par des moyens non pas théoriques mais cette fois-ci propres au

6. C'est -à-dire qu'il est impossible de dire ou d'écrire dans sa totalité la femme.

7. Ce qui n'exclut pas d'autres formes d'expression.

8. Le lieu de la jouissance de la femme est un endroit dans l'inconscient qui n'est pas tout à fait soumis à la logique inconsciente. L'inconscient a une logique propre et le lieu de la jouissance de la femme s'y trouve situé et opère en même temps une autre logique.

9. Julia Kristeva citée dans Françoise van Rossum-Guyon, *Le Cœur critique : Butor, Simon, Kristeva, Cixous*, Amsterdam, Rodopi, 1997, p. 209.

10. Cf. Nicole Ollier, « Anne Sexton, poète épistolière », dans *Écritures de femmes et autobiographie*, annales de l'Équipe de Recherche Créativité et Imaginaire des femmes (ERCIF), Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, pp. 213-225.

11. Hélène Cixous, « Le rire de la méduse », *L'Arc*, no 61 (1975), p. 39.

*langage lui-même, la pratique de l'écriture, en dépliant le sens jusqu'aux sensations et aux pulsions, atteint le non-sens et en dispose le battement dans un ordre non plus symbolique, mais sémiotique*¹².

La polyphonie des mots est un exemple de ce sens à plusieurs plis. D'après Kristeva¹³, le langage devient semblable à un état enfantin, celui compris dans la *chora* sémiotique¹⁴. Il s'agit d'une musicalité du langage s'inscrivant dans le langage poétique. Comme le dit Kristeva, l'infra-linguistique est une « psychose expérimentale » puisque le sujet va vers des limites qu'il interroge en faisant l'expérience même du néant. L'écriture permet le surgissement d'un *sujet femme* et provoque une « rétrospection comme voie d'intimité et de vérité ».

Je suis sortie d'un mode de penser étrié et paralysant en me laissant glisser à la racine de mes peurs et en me laissant porter vers le haut par des femmes dont les vues étaient plus amples que les miennes. Dans le langage figuré que j'utilise, je rends mal l'idée que ce double mouvement était en réalité un seul mouvement. Or, la

*chose est essentielle, car seulement à ce prix le mouvement vers le bas aboutit à un enracinement et non pas à une régression*¹⁵.

Pour conclure cet article, j'insisterai sur l'idée que le sujet femme se sent souvent étranger dans une logique du langage patriarcale. C'est pourquoi il émerge dans l'écriture, pour que les femmes puissent avoir accès à une vérité sur elles, sur leurs propres intimités profondes. La collective L'autre Parole pratique justement cette forme créatrice de libération de la femme.

*Dans la parole féminine comme dans l'écriture ne cesse jamais de résonner ce qui de nous avoir jadis traversé, touché imperceptiblement, profondément, garde le pouvoir de nous affecter, le chant, la première musique, celle de la première voix d'amour, que toute femme préserve vivante. La voix, chant d'avant la loi, avant que le souffle soit coupé par le symbolique, réapproprié dans le langage sous l'autorité séparante. La plus profonde, la plus ancienne et adorable visitation. En chaque femme chante le premier amour sans nom*¹⁶.

12. Julia Kristeva, *La Révolte intime : pouvoirs et limites de la psychanalyse II*, Paris, Seuil, 1997, p. 17.

13. Kristeva applique sa théorisation-interprétation psychanalytique à l'analyse littéraire. Le début du livre comporte toujours des explications de l'application psychanalytique de la théorisation souvent d'obédience freudienne puisqu'elle a créé le *sémiotique* dans le champ de l'analyse psychanalytique à partir de la théorisation des pulsions élaborées par Freud. Ses thèmes de prédilection sont la religion, le féminin, la révolte.

14. Voir Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, pp. 22-30.

15. Luisa Muraro, « Avant et après dans la vie d'une femme, dans l'histoire des femmes », *Le Souffle des femmes*, dans Luce Irigaray (dir.), Paris, ACGF, 1996, p. 61. Muraro a enseigné la philosophie jusqu'en 2005 à l'Université de Vérone en Italie. Elle s'est intéressée à rencontrer des femmes de divers horizons culturels et religieux des deux continents, américain et européen. *Le Dieu des femmes* est son plus récent livre paru en 2006. Cf. Luisa Muraro, *Le Dieu des femmes*, Bruxelles, Lessius, 2006. Voir également *L'Ordre symbolique de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2003. Elle insiste sur la filiation et l'amour de la mère sans l'oppression de l'ordre symbolique du langage.

16. Catherine Clément et Hélène Cixous, *La Jeune née*, Paris, Union générale d'éditions, 1975, p. 172.

UN MOUVEMENT EN SPIRALE HOMMAGE À LA THÈSE DOCTORALE DE MÉLANY BISSON

Denise Couture, *Bonne Nouv'ailes*

Par ce numéro de revue, L'autre Parole a voulu rendre hommage à la thèse de Mélangy Bisson, membre de la collective. Mélangy l'a réalisée en cotutelle à l'Université de Montréal (au Québec) et à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3 (en France). La soutenance publique a eu lieu à Montréal en septembre 2007.

L'étude adopte une approche résolument multidisciplinaire se situant à la croisée de la théologie, des sciences des religions, des études féministes, de la littérature et de la psychanalyse. Sur le plan du contenu, elle présente des analyses de textes choisis de Jacques Lacan, de Luce Irigaray et de Julia Kristeva, et elle s'appuie surtout sur les travaux de cette dernière pour proposer « une éthique du devenir *sujet femme* » qu'elle met en lien avec une exploration de l'expérience spirituelle des femmes, car cette éthique et cette spiritualité demeurent étroitement interreliées dans cette thèse.

Le choix du thème du numéro, *L'écriture au féminin*, résulte moins des développements de la thèse (dans laquelle on ne trouvera pas une théorie élaborée sur ce sujet), qu'il ne fait écho à la pratique d'écriture de Mélangy B¹. La thèse fait ce qu'elle dit. Dans son geste d'écriture, elle met en pratique ce dont elle parle.

Son processus correspond à son contenu, du moins pour une bonne part. Cela arrive rarement dans les thèses doctorales à cause de la difficulté d'y parvenir et du risque encouru. Mais, dans cette thèse, un devenir *sujet femme* advient : un devenir *sujet Mélangy B*. Souvent, dans un travail de ce type, les étudiantes résument des « pensées », puis présentent leurs propres critiques. Mélangy B. fait autre chose. Le travail de l'écriture a dirigé le jeu dans un mouvement en spirale. L'autrice a créé et habité un espace entre-les-textes-choisis. Tout à la fois : elle a écrit avec les mots de ceux-ci, soutenu les convergences entre eux et déployé un propre devenir *sujet femme*. Adroitement, l'écriture répond aux normes universitaires doctorales en même temps qu'elle les transgresse. Mélangy B. a choisi (éthique) de faire les deux. Pour des raisons explicitées dans la thèse, elle se devait de faire les deux afin qu'un *su-*

1. En désignant l'autrice de la thèse par « Mélangy B. », je ne la nomme ni simplement par son prénom, Mélangy, ni commodément par son nom complet, Mélangy Bisson, mais par un entre-deux (qui donne plus d'importance au prénom). Je désire ainsi préserver un indécidable en ce qui concerne *qui* est *celle* qui écrit : *elle [ailes]* est portée par un élan, en essor.

jet femme advienne. Elle soutient en effet avec Julia Kristeva que le lieu de la jouissance de la femme « n'est ni phallique ni totalement a-phallique », mais « *trans-symbolique* » (p. 138-139)². Le préfixe *trans* exprime le paradoxe d'obéir et de ne pas obéir à une structure qui nous détermine, la position paradoxale qu'occupe une femme quand elle respire la vie.

Lorsque j'ai terminé la lecture du volume, je me souviens être demeurée émue, touchée et pensive. Voici les mots qui me sont alors venus en tête pour nommer le mouvement de l'écriture de la thèse et pour exprimer en même temps l'état dans lequel elle me laissait quand j'ai tourné la dernière page.

*Une trans-thèse,
un enracinement du devenir,
une guérison.
Jouissance?*

J'ai eu le plaisir de faire partie du jury d'évaluation de la thèse et je puis témoigner qu'il n'est pas aisé de la résumer. Les cinq membres du jury en ont fait des lectures fort différentes. Si je devais la présenter en quelques lignes, de mon point de vue, cela donnerait à peu près ceci : cette thèse passe par la *zombre* (mot inventé par Mélangy B. par contrac-

tion de zone et d'ombre, qui signifie une « zone d'ombres ») pour penser *le lieu de la jouissance de la femme* comme un *espace sacré* où jaillit le *féminin*. Quand celui-ci advient, il se produit un bouleversement de l'ordre, il y aurait du désordre, et, en même temps, « un mouvement de renoncement à sa propre aliénation et à l'aliénation qu'elle peut faire subir à l'autre » (p. 159) (*féminisme*) qui se manifeste dans une « éthique du devenir *sujet femme* ».

Une des propositions m'a particulièrement intéressée. Mélangy B. suggère de lire un texte en passant par la *zombre* (p. 153), de le lire ni « au-dessus », ni « en 'de ça' » de « la pensée de l'auteure », mais dans la zone d'ombre « entre nos pensées » (p. 100). Plutôt que de continuer de jouer aux soldates enrôlées dans les seules logiques phallogocentriques, surtout à l'université, elle suggère un mouvement continu de construction de liens entre les diverses pensées féminines et féministes, comme une manière de faire et de vivre, comme une expression de la vie, auprès du lieu de la jouissance de la femme. Faite à Montréal, à Bordeaux et entre les deux, la thèse aborde la question des relations (internationales) entre les théories. Elle m'a ramenée à une propre blessure comme professeure aux études supérieures.

2. Les pages entre parenthèses renvoient à : Mélangy Bisson, *L'éthique du devenir sujet femme : le sacré aux frontières de la jouissance*, thèse doctorale présentée à la Faculté des études supérieures, Université de Montréal, 2007.

*J'ai mal aux hostilités entre les sujets
femmes
comme effets irréfléchis
de leurs inscriptions universitaires.*

Mélany B. écrit: « La *zombre* est l'expression de cette liberté du devenir femme qui perturbe l'ordre établi », on en a besoin pour « découvrir un territoire de jouissance d'où émane un soi ignoré » (p. 146). Elle « fait découvrir la part de l'Autre en soi (une position frontalière), c'est-à-dire le lieu de la jouissance de la femme » (p. 154). Il n'y aurait pas de sacré au féminin sans faille et, pour le dire avec les concepts de cette thèse, sans zone d'ombre et sans paradoxe qui consiste à s'inscrire et en même temps qu'à refuser de s'inscrire dans « l'ordre établi ».

*Une thèse.
Une parole prononcée à l'Université,
une courtépointe de théories.
Un risque choisi,
en acte,
dans les petits et les grands vents,
tantôt, au creux de vagues immenses,
parfois, à la surface du miroir liquide,
aux frontières d'un océan sans centre.
Mots qui entrelacent
des corps allant autrement à la guerre,
comme des points de suture d'une blessure ouverte
des parties disloquées de la Québécoise
en moi.*

Hommage à la thèse de Mélany B.!

ELLES ONT ÉCRIT.....

Rien, je le sais, rien ne comptait davantage pour Annie Leclerc que de bien écrire. Non que toutes les autres activités - aimer, mater, cuisiner, jardiner, enseigner - fussent d'importance moindre mais ces activités ne prenaient vraiment leur sens, pour elle, que réfléchies, articulées et harmonisées par les mots écrits. (Nancy Huston, *Passions d'Annie Leclerc*, Paris-Montréal, Actes Sud/Léméac, 2007, p. 174.)

Car c'est écrire qui est le véritable plaisir; être lu n'est qu'un plaisir superficiel. (Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*, jeudi 14 mai 1925 - p. 130)

L'ESSAIM DE LA MORT ME MORD LE SEIN

Céline Boyer*

Allongée sur un rivage de cendres et de marguerites, je pleure,
Les dents de l'océan grignotent mon sein en silence.
Je suis une môme qui aime courir pieds nus, insouciante,
Qui n'a plus les cheveux d'Ophélie depuis quelques mois,
Et pourtant je descends vers les ténèbres dans une même noyade.
Le ciel pose des rainures vertes sur mes mains ouvertes de gosse
Et j'ai beau virevolter sur toutes les balançoires du monde,
Mon sein fond comme neige au soleil,
J'ai un cancer.

Alors je respire l'éblouissante clarté de mes années de jeunesse,
J'arrache des morceaux de courage à tous les arbres atrophiés,
Je découpe des bouts de bravoure dans les pierres émoussées,
Je déchire des bribes de force dans le cœur des hommes blessés,
Et j'avance la tête haute, haute comme trois pommes,
Comme une Eve qui se respecte du haut de ses trois fois dix ans,
Le lait et le laid se disputant mon sein comme des enfants.

Je devine des taches sombres serpentines m'envahir sinueuses,
Mais je ne serai pas immobile sur les rivages très longtemps,
Je commence déjà à me relever, ma robe dégueulasse,
Trouée par le sable et le sel marin, trouée de mille bourrasques,
Mais tant que les mouettes me trouvent belle tout va bien.
Quand les nuages se parent de fumées, de goudrons dégoulinants,
Je tourne la tête, je tourne comme les éoliennes, je tourne de l'œil,
Mais j'avance sans rougir.

* Céline Boyer est professeure agrégée d'anglais. Elle divise son temps entre enseignement et recherche littéraire, après avoir mené un doctorat sur le rôle des mythes et du sacré dans la poésie contemporaine. Elle est danseuse et co-fondatrice de la troupe de danse une aile en ciel. Céline Boyer écrit de la poésie depuis toujours. Son pseudonyme poétique est l'anagramme de son prénom Céline : Enciel. Elle lit régulièrement ses poèmes lors de conférences sur l'imaginaire féminin et a, par ailleurs, publié des poèmes dans diverses revues. Elle est l'auteure de plusieurs recueils.

Je ne me laisserai pas piéger par ces nasses lasses de saper des vies,
C'est une promesse faite à un poisson un soir et je vais l'honorer.
Je chasserai le crabe.

Quand je devine en mon ombre ce crâne chauve comme la lune
Et que je vois défiler ces hommes et ces femmes rasés,
Asphyxiés par le souffle de l'enfer, par l'haleine de leurs bourreaux,
Que je vois défiler sur mon visage le parchemin de leurs douleurs,
Le sillon de leurs cris muets, la beauté de leur grandeur,
Là au milieu de la boue et des immondices de l'histoire,
Je ne suis pas désarmée, je garde la tête haute, dans la lune justement.
Je ne suis pas eux, ils portaient l'étoile jaune sous leur crâne rasé,
Moi à la même place, je ne porte qu'un cathéter, je leur ressemble, c'est tout -
Des humains qui regardent la mort bien en face et qui n'ont pas choisi.
Nos destins s'entrecroisent sur nos visages sans cheveux, sans lilas,
Sur nos crânes, sur nos crinolines, sur nos combats, sur nos crachats d'étoiles.
Si on vomit c'est pour ne pas garder la noirceur à l'intérieur,
Si on cherche à ressembler à la lune, c'est pour en garder l'éclat,
Pas l'éclat d'obus dans le sein, pas l'éclat de balle dans le cœur.

Nous avons perdu, mes frères disparus et mes frères de bataille,
Notre chevelure, démunis, diminués, mais pas la guerre.
Déjà poussent en nous les herbes folles de l'espoir inchangé,
Les graines des immortelles, la chaleur de l'horizon mordoré.
Mordons la, à pleines mains, cette aurore au bout de nos doigts cassés.
On n'a pas eu le choix. Ils ne l'ont pas eu. Je ne l'ai pas non plus.
Notre destin est commun, tour à tour, dans notre force et notre fragilité.

Allongée sur un rivage de cendres et de marguerites, je marche,
La langue de l'océan lèche mon sein en silence comme un chat,
Elle me répare. Elle me sépare des crabes qu'elle abrite.
Départ de ce crapaud crapuleux qui habite mon sein,
Retard de ce crevard qui mérite d'abandonner son essaim,
Je n'ai pas de place pour le renard de la mort venu me croquer,

Je n'ai pas de place pour le dard venimeux du destin borné -
Aucune place.

Elle me prend pour sa mère pour sucer mon sein ainsi sans savoir ?
Je ne materne pas la mort vous savez
Je n'ai pas de place dans mes bras pour la bercer -
Aucune place.

Je ne suis qu'une gosse qui aime que la pluie fine lave ses doutes,
Qu'elle lui enlève toutes les traces de maquillage ou la baptême sur la grève,
Qu'une gamine qui caresse les mésanges charbonnières quand elles s'égarent,
Qu'une funambule sans filets qui cherche midi à quatorze heures
Tellement elle aime la lumière du zénith, lumière assourdissante,
Car ses yeux sont héliotropes, ils aspirent les bulles de soleil.
Voilà ce que je suis.

Les gouttes d'eau de l'océan se posent sur mon crâne de nouveau-né
Et me voilà couronnée de perles d'opales et d'écume iridescente.
Petite reine de trente ans à la robe salie, aux petits pieds nus,
Petite princesse qui a un cancer en elle, trop généreuse pour dire non.
Et ma couronne toute belle devient marée noire,
Mes larmes de mazout abîment encore plus ma robe déchirée,
Je deviens la petite marchande d'allumettes
Qui tente de rallumer les étoiles comme dit le poète,
De lancer ça et là des étincelles de flamme,
Des étincelles de femme que je deviens.
Contre la noirceur de mon chemin infâme, j'allume mes allumettes.

On ne pourra jamais s'en prendre à mes rêves,
Je serai prête à trancher des têtes pour les défendre,
Jeter des coups de poings contre les coups du sort,
Lacérer le visage des ingrats, macérer les rouages des sclérats.
Je suis une gamine qui hurle aux hommes qui n'ont plus le cœur sur la main,
Que leur main est fermée, que leur cœur est pourri, que j'ai le cancer.

Je vais construire des basiliques de beautés écarlates,
Des mosquées de joie éclaboussante, des mausolées de myosotis éclatants,
Des cathédrales d'amour et des panthéons de rire.
Tout cela à la force de mes mains gercées et de mes yeux embués.
Je vais serrer dans mes bras, contre moi, tous les affamés,
Je vais embrasser de tout mon être les tombés du nid, les délaissés,
Je vais à nouveau pour les hommes ériger l'arche de Noé.
Et dire qu'à une lettre près, son prénom aurait été Noyé.
Voilà à quoi tient notre vie, à une lettre, un iota, un souffle, un baiser.

Debout sur un rivage de sable et d'anémones rouges, je danse,
Le déluge bat son plein mais mon cœur bat plus fort encore, intense,
Il est assourdissant de vérité, il rythme ce que je suis et deviens,
Il pulse cette vie que mes cellules agonisantes avaient perdue,
Ces cellules qu'on appelle prisons.

On m'a parlé de squelettes de baleines échouées,
De leurs fanons que le vent brandit comme des fanions élimés,
Je n'en ai vu aucun sinon je les aurais taillés en cathédrales ivoire
Pour y accueillir tous les naufragés du destin et leur injecter l'espoir.
J'ai chevauché quelques baleines et traversé des océans de silice,
Ceux qui savent de quoi je parle auront un sourire complice.
Les baleines me guident souvent quand je perds le cap,
Le Cap de Bonne Espérance, non loin du Cap des Aiguilles,
Celles qu'on enfonce dans mon corps pour le soigner.
Je navigue toujours vers le tropique du Capricorne,
Tournant le dos au tropique du cancer trop morne.
Et les baleines m'ouvrent le passage, hiérophantes de silence.
Bienveillantes.

Comme mes cheveux ne forment plus de boucles, je noue des rubans
Autour des arbres et des rondins de bois, je crée une piste aux étoiles.
Mes allumettes embrasent des milliers de feux follets sur le rivage qui bouge

Et je danse, seule sur la plage, entourée de serpents magenta, de rubans rouges.
Les baleïnes tapies au creux de la terre liquide, dans l'épaisseur de l'abîme,
Me regardent et soulèvent des vagues pour que l'océan danse aussi.
Et je sens que je deviens immortelle, les rubans rouges s'accrochent au ciel
Et forment des bandes immenses que j'appelle aurore désormais.
Si je me sens bâillonnée, je hurle, ballerine, aussi fort que les loups du monde,
Si je me sens enlisée, je danse, au cœur des alizés, ivre par la vitesse de mes ron-
des.
C'est ainsi, ce sont mes armes, celles avec lesquelles je me bats,
Contre le déluge, contre les squelettes de baleïnes, contre les cendres,
Petite guerrière malade et petite princesse à la robe en miettes.
Je pose mes petits pieds nus sur le sable mou, ils sont fragiles encore,
Je sens mes racines pousser jusqu'au centre de la terre.
Je ne tiens pas debout par hasard. Mon visage devient celui de Lazare.

Les sauvagines de l'horizon m'envahissent, leur morsure est suave, leur vol doux,
Le vampire qui buvait à mon sein se vide quand je tiens trop debout.
Je ne veux pas avoir les yeux rouillés à force de laisser glisser mes plaies,
Je veux exploser de rire, voler en éclats, voler de mes propres ailes.
Le vent chahute ma robe délabrée mais je me sens nouvelle,
Légèrement jolie ou joliment légère.
Parée de nénuphars parfumés mais nue sous ma robe,
J'avance, un bouquet d'amarantes dans ma main gauche.

Je ne peux pas me dire que je suis juste de passage,
Pas sage mais mage, pas effondrée mais effrontée.
Je dégrafe ma robe blanche que je laisse derrière moi,
Je n'ai plus de limites, des mouettes se collent à mes épaules,
Je danse, je tourne, mes yeux accrochés à la promesse de l'aube.
Des copeaux de bois flottent dans les vagues au milieu des lotus,
Et mon sein se couvre de vent, s'habille de paillettes d'astres,
Il ressemble à la dune en face, lisse, fait de poussières mais immense.
Une princesse, même enfantine, a des seins, les miens sont beaux,
Ils ne porteront plus la mort dans leur rondeur, dans leur ivresse,

Ils seront auréoles d'amour, cercles de jeunesse.

Je danse et soudain l'essaim de la mort se décroche de mon sein,
Les abeilles des ténèbres bourdonnent sur la plage entière,
Un orage de butineuses purulentes, j'ai peur de leurs ocelles.
Dans leur transe erratique, extatique, elles déversent leur pollen,
J'en ai plein les cheveux, oui ça y est, j'ai des cheveux.
Cette poussière d'étoiles redonne de l'éclat à mes mèches naissantes.
Je sais bien, dans la ruche, l'abeille reine tue les autres abeilles rivales,
Mais moi aussi je suis une reine, je veux avoir le monde comme graal.
L'essaim s'éloigne pareil à un grésil de frelons frêles qui grêlent sur mon front,
Et je n'ai plus peur. Je redeviens intense. Immense.

Les femmes donnent du lait, je donnerai aussi du miel désormais,
Mes seins sont aujourd'hui mellifères mais l'enfer peut revenir.
Ils chanteront des mélodies sécrétrices en secret, sous les cicatrices.
Je montrerai fièrement mon sein comme dans les trois âges de la femme de Klimt,
Un enfant dans les bras, la vieillesse et la mort aux cheveux dégueulasses derrière moi.
Les miens seront fleuris comme une prairie qui embrasse le printemps,
Et le pollen que l'essaim m'aura laissé en liasse me servira de pigments,
J'en mettrai à mes joues et à mes lèvres pour que Klimt me voie belle,
Il m'envisagera alors comme les deux femmes de son arbre de vie.
De mon sein poussera cet arbre et je sens déjà que des millions d'enfants
Y accrocheront de longs rubans rouges en hommage à mon chemin de sang.
Ma robe n'est plus déchirée, la poésie a recousu toutes les plaies du tissu,
La marchande d'allumettes en moi sourit, elle a mis feu à la mort à son insu.
Et j'accueille à bras ouverts tous les hommes blessés sur mon arche de Noé,
Ne croyez pas que ce soit un simple bateau construit de bric et de broc,
C'est une vraie baleine en forme d'amour qui me suit comme mon ombre,
Nous traversons les océans malgré les marées noires et les grésils de frelons.
Mon sein sous les bruines de pollen est devenu doré, ce qui a plu à Klimt,
Mon sein de reine n'est plus neige mais soleil.

LE DARD D'OR, OU LE DARD VENIMEUX DU DESTIN BORNÉ

Nicole Ollier*

La lecture aujourd'hui du poème de Céline Boyer, amie dont je connais aussi la danse éblouissante, l'écoute impromptue de Julia Kristéva présentant hier à la radio *Thérèse mon amour : sainte Thérèse d'Avila, le souvenir vivace de la soutenance de Mélanie Bisson de la thèse magistrale que j'eus l'honneur de co-diriger, disons plus modestement, d'accompagner, Éthique du devenir sujet femme : le sacré aux frontières de la jouissance, illustrée par la même statue du Bernin qui précède la transcription d'une conférence kristévienne sur la Sainte me fourniront le fil de cette modeste réflexion sur l'écriture au féminin, ces derniers jours de juin.*

Dans ces coïncidences, j'aime lire des convergences, qui ont peut-être trait au corps, à l'âme et à l'esprit. Toutes trois sont Docteurs, Thérèse fut la première femme Docteur de l'Église avec Catherine de Sienne.

Thérèse d'Avila essaima des couvents en Espagne ; son écriture lui permit de prolonger sa mission sur terre en transmettant sa doctrine, mais aussi de survivre dans un corps fragile et douloureux (*Chemins de perfection, Le Château intérieur, Oraisons*). Son *Livre de ma vie* (1560) ne fut pas diffusé à l'époque et ses confesseurs l'incitèrent à gommer les traces personnelles de son écriture. Dès son jeune âge, elle fut soumise à des souffrances corporelles extraordinaires et manifesta des symptômes physiques hors du commun, tels une paralysie

de deux ans, des comas épileptiques qui en d'autres lieux ou à d'autres époques, l'auraient conduite au bûcher comme sorcière.

La Transfixion que représente la statue du Bernin fut inspirée par le témoignage de la carmélite : un ange était apparu à ses côtés et lui avait transpercé le cœur d'un dard d'or, expérience qu'elle raconta et que certains psychanalystes eurent beau jeu de qualifier de sado-masochisme.

Je vis un ange proche de moi du côté gauche... Il n'était pas grand mais plutôt petit, très beau, avec un visage si empourpré, qu'il ressemblait à ces anges aux couleurs si vives qu'ils semblent s'enflammer ... Je voyais dans ses mains une lame d'or, et au bout, il semblait y avoir une flamme. Il me semblait l'enfoncer plusieurs fois dans mon cœur et atteindre mes entrailles : lorsqu'il le retirait, il me sem-



* Professeure Nicole Ollier, à l'UFR des Pays Anglophones de l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3. Docteure d'État de la Sorbonne Nouvelle en Littérature Comparée.

blait les emporter avec lui, et me laissait toute embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle m'arrachait des soupirs, et la suavité que me donnait cette très grande douleur était si excessive qu'on ne pouvait que désirer qu'elle se poursuive, et que l'âme ne se contente de moins que Dieu. Ce n'est pas une douleur corporelle, mais spirituelle, même si le corps y participe un peu, et même très fort. C'est un échange d'amour si suave qui se passe entre l'âme et Dieu, que moi je supplie sa bonté de le révéler à ceux qui penseraient que je mens... Les jours où je vivais cela, j'allais comme abasourdie, je ne souhaitais ni voir ni parler avec personne, mais m'embraser dans ma peine, qui pour moi était une des plus grandes gloires de celles qu'ont connues ses serviteurs. » (Vie de Sainte Thérèse, chap. XXIX).

Cette extase représente l'acmé de ses visions, ou « auras » mystiques, nées d'une fusion amoureuse avec Dieu au cours de la prière d'oraison, et qui furent soumises à l'Inquisition. D'après Kristéva, elle ne dut son salut qu'au soutien de théologiens qui voyaient l'intérêt de son implication dans une religion plus austère s'appuyant sur le dogme, prisaient son exigence d'ascétisme, même si la moniale demandait aussi aux religieuses d'être gaies, les incitait à jouer aux échecs en dépit des consignes, pour « faire échec et mat au Seigneur », ce qui la place ailleurs que dans la soumission passive. Kristéva décrit son

corps au moment de prendre l'habit comme un « champ de bataille » (*Vers les monothéismes*, Publ. N° 96, 2006).

N'est-ce pas aussi un champ de bataille que décrit dans la présente revue le poème de Céline, déterminée à faire échec et mat au crabe qui la mord, la mort, l'Amor ? Thérèse avait conçu la théorie des quatre eaux pour démontrer la meilleure manière d'arroser son jardin pour Dieu, qui était de bénéficier de la pluie du ciel. Kristéva commente son sentiment océanique de fusion dans l'eau, de liquéfaction, fluidification, qui lui fait trouver Dieu au fond de son âme. Céline, qui a choisi l'anagramme de son nom, *en-ciel*, comme nom de plume et qui, dans son spectacle de danse, figurait un jeune homme mort sous les traits d'un ange avec des ailes, emprunte la métaphore de l'Océan comme lieu d'une catabase, noyade d'Ophélie rasée, où le crabe devient dents de la mer, « Les dents de l'océan grignotent mon sein en silence ». Avec ses « frères de bataille », elle part à la chasse au crabe, guidée par les baleines, qu'elle chevauche, qui la guident, lui « ouvrent le passage, hiérophantes de silence » ou encore créent des vagues pour « faire danser l'océan » quand il est de boue. L'océan menaçant se fait tendre, les dents le cèdent à la caresse érotique de la langue qui lape. Les gouttes d'eau des embruns couronnent de perles son crâne nu tandis que l'eau de pluie, cathartique et baptismale, « lave ses doutes » et « la

baptise sur la grève ». Elle devient Aphrodite née de l'écume, Isis qui remembre son propre corps démembré, restaure les tissus corporels déchirés, à qui les mouettes prêtent leurs ailes ; elle se démarque des images morbides d'Anne Sexton qui courtisait la mort en déconstruisant sa métaphore du « final rocking », « Je ne materne pas la mort vous savez / Je n'ai pas de place dans mes bras pour la bercer ». Elle se rapproche de Sylvia Plath lorsqu'elle se sent reine des abeilles elle aussi, mais débarrassée des sueurs froides de la femme poète américaine, « Je redeviens intense. Immense », essaimant sans doute, mais se débarrassant des dards de l'essaim. Elle est aussi Noë/e sauvé/e de la noyade par l'omission de l'i grec.

Cette célébration de la vie en danger, loin d'être une bataille de haine et de vengeance contre l'ennemi, est un chant d'amour qui se tourne vers le cosmos, la lune du crâne et le soleil-sein guéri, et vers le sacré comme forme de sublimation, de victoire, qui prend la forme d'un œcuménisme, universalisant, fédérant les croyances et les religions :

Je vais construire des basiliques de beautés écarlates,

Des mosquées de joie éclaboussante, des mausolées de myosotis éclatants,

Des cathédrales d'amour et des panthéons de rire.

Une amie me disait un jour que des

connaissances, pour la communion de leurs filles, organisaient une réception dans leur jardin. Or les arbres trop récemment élagués offraient des branches nues, auxquelles ils avaient noué des rubans pour couvrir leur nudité : c'est ce qu'entreprend la Céline du poème avec ce crâne lisse, et le simulacre devient *fiat, les cheveux repoussent*. Le silence, les cendres, l'enlèvement dans la glaise, font place au cri de renaissance, au feu libérateur et prométhéen, à l'essor dans l'éther :

Si je me sens bâillonnée, je hurle, ballerine, aussi fort que les loups du monde,

Si je me sens enlisée, je danse, au cœur des alizés, ivre par la vitesse de mes rondes.

Et ces vers comme destinés aux lectrices de L'autre Parole et où se lit la « Bonne Nouv'ailes » — la troupe de danse de Céline s'appelle aile en ciel »,

Je veux exploser de rire, voler en éclats, voler de mes propres ailes.

Le vent chahute ma robe délabrée mais je me sens nouvelle,

Dans le poème, l'écriture poétique s'est avérée curative, elle a permis de « recoudre » le tissu, non seulement de la robe, mais du sein transpercé par le dard du destin : « Ma robe n'est plus déchirée, la poésie a recousu toutes les plaies du tissu ». Il est tentant de reconnaître dans ce « dard venimeux du destin borné » le

pendant symétrique du « dard d'or » de l'ange visitant Sainte Thérèse et qui lui aurait transpercé le cœur. Chez Thérèse, il provoqua la blessure, mais la fusion, la vision et l'extase d'une mystique qui avait besoin de se sentir aimée de Dieu pour aimer. Chez Céline, il ne la noie ni ne la brûle car elle se relève Phénix, de ses cendres, ou remonte de son abîme de glaise pour aller danser à la surface et même s'envoler dans le ciel, vivante, aimante, brandissant l'amour de la vie triomphante et la vie de l'amour. Je me souviens de correspondances avec Céline, au beau milieu de séances éprouvantes de chimiothérapie, et de sa description de cette descente — ces « océans de silice », qui rappellent les flagellations de la Sainte espagnole — comme d'une purification, autant dire une ascèse, l'une des trois portes du « château intérieur » de Thérèse, qui lui permettent d'atteindre l'âme, les deux autres étant la prière et la méditation. L'ironie terrible veut qu'après sa mort, le corps de Thérèse, résistant à la putréfaction, devint l'objet d'un culte si captateur que ses plus ardents admirateurs le découpèrent littéralement en morceaux, dispersés aux quatre coins de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie : telle Osiris, elle aurait eu besoin d'une Isis pour la rappeler.

Au risque de sembler simpliste, voire blasphématoire, j'aimerais mettre en parallèle ces écritures et expériences de vie, malgré ou peut-être en raison de leur éloignement dans le temps, les cultures et la

forme et rapprocher ces parcours indépendants. En effet, dans la sublimation de la douleur, de la révolte et de la peur grâce à la médiation de l'art, se lit une rédemption, par la danse et par l'écriture dans le poème, ainsi qu'une prière qui rend grâces au Créateur, dans un syncrétisme des références païennes et religieuses, mythologiques et littéraires. Concernant la transe de Thérèse, la psychanalyste Kristéva citait le terme de « psyché-soma » de Winnicott, vocable dans lequel je lis le lien privilégié dans l'écriture féminine, du corps et de l'inspiration créatrice. Susan Gubar et Sandra Gilbert ont suffisamment démontré le recours aux fluides corporels comme métaphores de cette écriture. Ce n'est pas tout. Le verbe devient performatif, salvateur, il mène un combat, assure la victoire, libère des forces infernales, puise dans les forces chtoniennes (la danseuse prend racine, tel un arbre), ouraniennes (les mouettes lui collent aux épaules et elle s'envole) et bien sûr aquatiques. C'est dans son corps meurtri, transpercé par le dard, qu'elle tire la substance de sa résurrection et parvient à une métamorphose, une forme de transsubstantiation. Le miel et le lait coulent de ce sein jadis blessé. À la « passion sublimatoire » thérésienne, répond la passion de la beauté ou de la bonté tout aussi sublimatoire de Céline.

La « patiente » a choisi deux moyens d'expression pour dépasser le mal, la poésie et la danse, deux médias : quand l'art est ouvert, la poésie et la danse peuvent

s'interpénétrer, comme la peinture et la musique. Hoek utilise le terme de trans-médialité pour décrire une relation verbo-visuelle entre deux œuvres ou au sein d'une même œuvre, avec divers cas de figure selon la cohérence de l'ensemble et la distinction de chaque aspect. Au-delà des gloses académiques, l'on peut remarquer à quel point les femmes, les jeunes femmes particulièrement, expriment avec leur souffrance physique, leur corps tout entier, et encore somatiquement, si l'on peut dire, à travers leurs mots. Quand les mots surgissent pour dire, une première bataille est gagnée — souvenons-nous de l'ouvrage de Marie Cardinal. Dans son texte poétique « La Venue à l'écriture », Hélène Cixous évoque le sensuel corps à corps avec un texte qui se mange, la nourrit, avec qui elle fait l'amour et sa venue vitale à l'écriture : « Sans elle —ma mort— je n'aurais pas écrit [...] il faut avoir été aimée par la mort, pour naître et passer à l'écriture. » « Encore ici, j'écris vie. La vie : ce qui touche à la mort ». Touchant à la mort, la vie touche aussi à l'amour et au corps, « Toujours le texte s'écrit sous la douce contrainte de l'amour. » Le travail de l'écriture est une mise au monde charnelle, « chaque texte un autre corps », « c'est ma chair qui les signe ».

Nous ne sommes plus à l'époque de l'Inquisition, qui confisqua le manuscrit de la vie de la sainte d'Avila et si Thérèse vivait de nos jours, moins contrainte au re-

foulement, peut-être ses paroles trouveraient-elles d'autres voies ouvertes que celles du corps pour fusionner avec l'Amour sublime de Dieu, encore que cette pensée soit manifestement à la fois naïve et réductrice. Mais, pour revenir à la troisième tête du trio, ni espagnole, ni française, mais québécoise, Mélany, qui sait aussi ce que signifie le corps-champ-de-bataille, elle se souviendra, sans polémique aucune, de certaines réactions à sa thèse : une respectable et admirée collègue, québécoise aussi, semblait gênée qu'une parole poétique puisse crever la surface lisse du discours scientifique, brillamment et rigoureusement académique, qu'une respiration personnelle vienne trahir, derrière le logos scientifique, la présence d'une femme de chair et de sang, douée d'un affect et d'un désir : le désir d'*ex*-ister, d'être en dehors de la parole rangée, de montrer le bout de sa sensibilité. Pas de lyrisme, cachez ce sang que je ne saurais voir ! La pudeur académique se fige, glacée devant la parole personnelle, fût-elle voilée, secrète, comme les confesseurs de Thérèse devant le récit de sa vie, qui n'était pas à montrer. Ne parlons pas de l'Inquisition, à qui il fallut démontrer les vertus scientifiquement et radicalement théologiques de la moniale.

Pour Céline, toujours sans que le verdict d'excellence en fût par ailleurs modifié, une éruption violente arrosa l'assistance lorsque fut brandi un élément du péri-texte, selon la terminologie de Genette, en l'oc-

currence une brochure bibliographique d'une femme poète du corpus de la thèse, dont l'envoi traduisait pour la membre du jury outrée, la « foi » de la candidate ou pire, son prosélytisme. Comment, dans la République laïque — qui multiplie les cours et séminaires sur les religions, en dehors de toute faculté de théologie ou de formation spécialisée, mais avec un touche-à-tout-isme fervent et débordant — comment était-il possible de laisser entrevoir sa croyance en l'au-delà ? Crime de lèse-logos !

Pour clore cette méditation déambulatoire et dilettante, que j'aurais voulue philosophique si j'avais eu les moyens de cette prétention, j'aimerais en revenir au Logos, guidée par le titre du poème de Céline Boyer et sans prendre le temps d'un détour par la psychanalyse concernant les jeux de mots. Céline détient l'art des homonymies, dont le poème holorime d'Alphonse Allais donne un exemple extrême, « *Par le bois du Djinn, où s'entasse de l'effroi, parle ! Bois du gin ! ... ou cent tasses de lait froid.* » *L'exercice consiste à écrire* par-dessus des mots d'autres sens qui se superposent sans tout à fait se substituer aux premiers, dont la mémoire reste en filigrane ; il traduit un désir ludique, pouvant tirer vers la dérision mais reste parfois sérieux, tendant à la subversion. Il déstabilise la fixation du dictionnaire et invite à la danse : valse des sons, des mots, qui virevoltent, entrent, non en religion mais en dialogisme, voire en transe, carnavalisent. Ne pas croire au sens premier des mots, ne

pas figer le sens, privilégier l'oreille, comme Alice au Pays des Merveilles, « take care of the sounds, and the sense will take care of itself », si bien que le mot se lit aussi bien de droite à gauche, en miroir ou en désassociant les unités premières : le dard d'or. **Leu (=loup, XIe) d'art dort, l'art** dort, l'art d'or. Ne possédant pas ce talent naturel, cette vision spontanée ou cette traduction instantanée, je ne saurais échanger avec brio. Il est manifeste que la borne du destin, comme les bornes du pré-découpage syntagmatique de la phrase ou les bornes phonématiques du mot, sont aisément franchies et joyeusement sautées par Céline, comme elle a su changer son destin, à l'instar de la jeune héroïne, Paloma, de *L'Élégance du hérisson de Muriel Barbéry. Le Verbe l'y aida. Elle sut danser avec les mots*, écrire avec son corps et essaimer dans les théâtres, les salles de spectacle et les hôpitaux pour la cause du cancer et du sida et ce geste est sans doute un plaidoyer pour le Dire, pour le Lire, pour l'Écoute et pour la liberté d'Être et de penser. De la même manière, Mélanie ne s'est pas arrêtée à une brillante thèse doctorale novatrice mais a mis en pratique l'art de l'écoute, de la compassion et du réconfort dans ses nouvelles fonctions hospitalières, où elle organise des cellules de crise pour aider à gérer la douleur, la peur, la perte, qui touche encore à l'amour, la vie, la mort : aide vitale qui passe par le dire, par les mots, que l'on entendra comme on voudra. Merci à elles de réécrire la Vie.

L'ÉCRITURE AU FÉMININ

Aïda Tambourgi, *Vasthi*

En participant à une réunion du groupe Bonne Nouv'ailes portant sur « l'écriture au féminin », j'ai évoqué la façon dont j'ai rédigé mes livres, à savoir que je composais mes poèmes en vaquant à diverses occupations. Et voilà que cela sert de leçon! A vouloir trop bavarder, on est pris à son propre piège. On a sauté sur l'occasion pour me demander de rédiger un article parlant de « l'écriture au féminin » qui évoquerait ma propre expérience.

J'avoue que je n'avais jamais réfléchi à cet aspect de la question. Je veux bien relater ma propre démarche, mais loin de moi l'idée de faire de mon expérience le prototype de « l'écriture au féminin ». Bien plus, tout le monde comprend qu'il ne s'agit pas là du mot écrire pris au sens littéral, mais d'un état où la personne est habitée par le thème qu'elle entend développer et auquel elle pense sans relâche.

En tout cas, en ce qui me concerne, cela est vrai à coup sûr. Je me revois assise dans le métro en train de composer des vers d'un ou de plusieurs poèmes, en bougeant discrètement mes doigts pour calculer le nombre de pieds de vers que nécessite la poésie classique. Je me revois en train d'essuyer le plancher de ma salle de bains tout en composant un autre texte. Je me revois surgissant de mon lit la nuit pour noter en toute hâte une ou deux strophes qui s'imposaient à moi. Je me revois abandonnant pour quelques minutes les préparatifs d'un plat pour ne pas perdre d'autres strophes qui remontaient de l'in-

terieur de moi-même sans crier gare, etc.

Bon, et alors? Est-ce cela « l'écriture au féminin » ? J'ai du mal à le croire. Je crois qu'il serait utile de distinguer l'écriture d'un roman ou d'un livre de poésie de l'écriture d'un livre scientifique. Certes dans les deux cas, le thème qui nous habite occupe une bonne partie de notre temps, mais alors que dans le premier cas, on laisse libre cours à l'inspiration et à l'imagination qui peuvent prendre forme à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, dans le second cas, on reste assis le plus souvent devant une table de travail, car cela nécessite beaucoup de recherches, de notes à prendre et à structurer. D'ailleurs, j'ai effectivement expérimenté cette différence en ce qui concerne l'écriture de mes deux livres. Certes, ce que j'ai exprimé précédemment s'applique aux deux, mais il faut préciser que pour le second livre qui évoque l'histoire des femmes dans la Bible, il a bien fallu que je commence par m'attabler pour prendre connaissance du contenu, me laisser im-

prégner de ces histoires avant de les reprendre et de laisser parler mon inspiration en fonction du contexte d'aujourd'hui.

Voilà en gros le fond de mon expérience. Encore une fois, est-ce qu'il s'agit là de « l'écriture au féminin »? Ou encore y a-t-il à proprement parler une écriture au féminin? Je laisse à d'autres le soin de le prouver. Certes, il est raisonnable de penser que les femmes et les hommes diffèrent les uns des autres. L'égalité ne présupposant nullement la similitude, il est donc possible d'évoquer un style différent en rapport

avec nos différences. Mais doit-on penser qu'il y aurait un modèle unique d'écriture au féminin auquel toutes les femmes feraient appel lorsqu'elles deviennent écrivaines? Je crois plutôt qu'il y a une manière d'aborder les textes, de les comprendre, de les interpréter en fonction de ce que nous sommes et de notre vécu. Autant dire qu'il s'agit d'un style différent en fonction de la personne qui écrit.

ELLES ONT ÉCRIT...

À la troisième, ou à la quatrième révision, armée d'un crayon, je relis mon texte, déjà à peu près propre, et je supprime tout ce qui peut être supprimé, tout ce qui me paraît inutile. Là, je triomphe. J'écris en bas des pages : supprimé sept mots, supprimé dix mots. Je suis ravie, j'ai supprimé l'inutile. (Marguerite Yourcenar *Les Yeux ouverts - Entretiens avec Matthieu Galey* – Le Livre de poche – Éditions de Centurion – 1980, P. 220)

À chaque nouveau livre, je débute. Je doute, je me décourage, le travail des années passées est aboli, mes brouillons sont si informes qu'il me semble impossible de poursuivre l'entreprise : jusqu'au moment – insaisissable, là aussi il y a coupure – où il est devenu impossible de ne pas l'achever. Toute page, toute phrase exige une invention fraîche, une décision sans précédent. La création est aventure, elle est jeunesse et liberté. (Simone de Beauvoir, *La force des choses*. p. 504)

ESSAIS, QUAND TU SAIS...

Monique Dumais, *Houlda*

Qu'en est-il de l'écriture au féminin dans les essais? D'abord, que faut-il considérer comme essai? Mon réflexe électronique est d'aller faire une recherche sur internet. Wikipédia est toujours là pour nous donner des réponses rapides et adéquates.

Voici ce que j'y ai trouvé: « En littérature, un essai est une oeuvre de réflexion débattant d'un sujet donné selon le point de vue de l'auteur. Contrairement à l'étude, l'essai peut être polémique ou partisan. C'est un genre littéraire qui se prête bien à la réflexion philosophique, mais il y a également des essais dans d'autres domaines: essais historiques, essais scientifiques, essais politiques, etc. » Le terme « essai » est dérivé du latin *exagium*, un poids ou appareil de mesure. Celui qui a rendu célèbre le genre des essais, c'est Michel de Montaigne au XVI^e siècle avec son livre au titre clair: *Essais. Il aborde de nombreux sujets d'étude d'un point de vue strictement personnel*, décrivant dans le détail ses propres sensations, perceptions et même ses maladies. Ainsi, le but de l'essai est une prise de parole, où celui ou celle qui écrit fait connaître profondément sa pensée d'un point de vue très personnel. Du côté des femmes, qu'en est-il? Que retiendrai-je comme essais?

À prime abord, je trouve difficile de ré-

pertorier des ouvrages qui pourraient s'inscrire dans la catégorie essai: sont-ils plutôt autobiographiques ou tout simplement des oeuvres de recherche scientifique? Malgré mon incertitude, j'ai choisi quatre ouvrages très récents qui débattent d'un sujet donné, où le point de vue de l'auteure est clairement énoncé: Annie Ernaux, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008; Ivone Gebara, *Les eaux de mon puits*, Bierges (Belgique), Éditions Mols, 2003; Rose Dufour, *Je vous salue...*, Sainte-Foy (Québec), Éditions Multimondes, 2005; Julia Kristeva, *Thérèse mon amour*, Paris, Fayard, 2007.

J'ai puisé largement dans les oeuvres nommées pour mettre en valeur surtout deux aspects: le sujet choisi et comment les auteures parlent à partir d'expériences, soit la leur et celles d'autres femmes.

Sur un sujet précis

L'essai permet d'entreprendre une trajectoire bien balisée sur un sujet choisi et qui tient à coeur à la personne au-

teure.

La liberté

Ivone Gebara annonce déjà en sous-titre son sujet d'élection: «Réflexions sur des expériences de liberté». Elle dévoile avec intensité son cheminement personnel dans la conquête de la liberté. « Penser et vivre la liberté, voilà un défi et une angoisse qui font partie de ma vie, je crois, depuis mon enfance, mais comment en rendre compte? Au fond la question qui se présentait était de penser ma liberté en rapport à des expériences de ma vie et de celles de proches. » (Gebara, 21-22) Cependant, elle avoue d'entrée de jeu qu'elle n'a pas «l'intention d'écrire un traité sur la liberté» (p. 29), car ce qui lui importe c'est d'inscrire de façon concrète la liberté dans son existence personnelle.

Le temps qui passe

Annie Ernaux, déjà bien connue pour ses ouvrages basés sur des événements personnels de sa vie, donne à ressentir le passage des années dans une chronique de cinquante années, de l'après-guerre jusqu'à nos jours. Elle s'alimente de photos et de souvenirs qui lui permettent de reconstituer autant des faits divers, d'observations quotidiennes que des étapes importantes de sa vie. Elle parle d'elle à la troisième personne. Ce qui a le plus changé en elle, c'est sa perception du temps, c'est-à-dire sa situation à

elle dans le temps. Ainsi elle constate avec étonnement que, lorsqu'on lui faisait faire une dictée de Colette, celle-ci était vivante – et que sa grand-mère, qui avait douze ans quand Victor Hugo est mort, a dû profiter du jour de congé accordé pour les funérailles (mais elle devait déjà travailler aux champs). Et alors que s'accroît la distance qui la sépare de la perte de ses parents, vingt et quarante ans, et que rien dans sa manière de vivre et de penser ne ressemble à la leur – elle les ferait «se retourner dans la tombe» --, elle a l'impression de se rapprocher d'eux. (Ernaux, 236) Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais. (Ernaux, dernière phrase du livre, 242)

La prostitution

Rose Dufour a mené une enquête auprès de 20 femmes qui en sont venues à se prostituer, ainsi qu'auprès de 64 clients et 2 proxénètes; elle en donne d'une façon éloquente les résultats très significatifs. La pratique de la prostitution implique des activités sexuelles avec plusieurs hommes différents, des hommes pour lesquels les femmes n'éprouvent pas de sentiment amoureux, des hommes qui eux non plus ne sont pas dans une relation amoureuse avec elles, des hommes qui les paient pour les toucher, qui les utilisent à leurs fins. (Dufour, 415)

La mystique

Julia Kristeva, psychanalyste athée, a été attirée à se mettre à l'écoute de Thérèse d'Avila, la carmélite espagnole du XVI^e siècle. Oui, on peut dire qu'elle place «Sainte Thérèse sur le divan», comme l'a titré *Le Nouvel Observateur* du 22 mai 2008. Dans son ouvrage de 750 pages qui est exubérant et très vibrant, l'auteure donne sa perception de la mystique. « Tandis que, pour la foi canonique, toute âme est divine et immortelle du fait même de son appartenance au divin, j'appelle «mystique» une expérience psychosomatique qui révèle les secrets érotiques de cette foi dans une parole qu'elle construit, ou qu'elle refuse en silence. Dans l'expérience mystique, une extraordinaire union se réalise, du vivant même de l'être parlant, entre son âme et son Dieu, le fini épousant l'infini pour accomplir son éternité véritable, «seule avec Dieu», au sens le plus immédiat et intime de l'incarnation et de l'inhabitation réussies. » (p. 50)

Il s'agit de sujets précis où les femmes se retrouvent dans le quotidien à la découverte de leur vécu personnel. Elles se sentent à l'aise dans l'observation des simples gestes et faits divers de la vie. Elles tentent ainsi de sentir leur incarnation, approfondissent leur vécu, et elles aiment à partager ce qui habite les heures et les jours.

Importance de l'expérience

Que de fois j'ai écrit sur l'expérience, sur la nécessité pour les femmes de s'approprier leurs expériences, de les intégrer à la théologie qui se fait, à la vie de l'Église pour rétablir la justice et réussir la communion! Les femmes auteures des essais retenus font largement état de leurs expériences. Pour certaines, de leur expérience personnelle, pour d'autres de celle-ci et de celles des autres.

La sienne

Ivone Gebara écrit tout son texte au «je», puisque le but de son ouvrage est de faire connaître ses réflexions sur des expériences de liberté. Le décryptage de son expérience y tient une grande place. « J'ai actuellement cinquante-sept ans. La partie la plus importante de ma vie, du moins quantitativement, constitue maintenant mon passé. Puisant dans mes souvenirs de rencontres, d'études, d'amitiés et de lectures, de voyages, de mes joies et de mes souffrances je tenterai de retracer par la mémoire et réflexion quelques sentiers que j'ai fréquentés à la recherche de liberté. » (Gebara, 23) « Après avoir cerné quelques contours de mon moi intérieur, je me rends compte que je suis déjà en train de cerner ce que veut dire: penser à partir de l'expérience. Je me propose de penser et d'écrire à partir de l'expé-

rience que j'aimerais limiter à cet aspect fondamental de toute existence humaine qu'est la liberté. Je voudrais que cette réflexion soit dans la mesure du possible lucide par rapport à moi-même et au monde dans lequel je vis. » (49-50)

Annie Ernaux ne manque pas d'intervenir amplement à partir des faits vécus par elle-même qu'elle désigne à la troisième personne: sa mise à la retraite, qui avait signifié pendant si longtemps l'extrême limite de son imagination de l'avenir, comme, plus tôt, la ménopause. Du jour au lendemain les cours rédigés, les notes de lecture pour les préparer n'ont plus servi à rien. Faute d'emploi, le langage savant acquis pour expliquer les textes s'est effacé en elle – obligée, quand elle cherche sans la retrouver la dénomination d'une figure de style, de convenir comme sa mère le faisait à propos d'une fleur dont le nom lui échappait, «je l'ai su». (Ernaux, 234)

Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité, la transformation des personnes et du sujet, qu'elle a connus et qui ne sont rien, peut-être, auprès de ceux qu'auront connus sa petite-fille et

tous les vivants en 2070. Traquer des sensations déjà là, encore sans nom, comme celle qui la fait écrire. (Ernaux, 239-240)

Rose Dufour montre que pour faire son travail de recherche de façon sensible, elle se doit de recourir à ses propres expériences. Ainsi, elle réussira à trouver le sens profond de ses entretiens. « Pour être en mesure de mener ces entretiens, de réaliser cette action-recherche, j'ai intégré la femme, la mère et la grand-mère, l'épouse sexué et l'amie à la chercheuse que je suis et je me suis investie dans une relation interpersonnelle sincère, authentique et entière. Alors, il n'y a plus de chercheuse ni de répondante à une étude, il y a deux personnes en quête d'un meilleur être pour l'une d'elles mais qui se transforment toutes les deux. » (Dufour, 25-26)

Julia Kristeva a fait la découverte de Thérèse d'Avila, de son corps qui jouit tel que représenté dans la sculpture du Bernin, *la Transverbération*, «un corps passionné et amoureux comme celui de David, d'Esther ou de la sulamite du Cantique des Cantiques». (Kristeva, 16) Et l'auteure se lance dans l'aventure de la connaître: « [...] la sainte, je ne la partagerai avec personne. Je me la garde. C'est la colocataire de mes nuits sous-marines, elle s'appelle Thérèse d'Avila. » (Kristeva, 18) et de mêler sa propre vie amoureuse à sa compréhén-

sion bouillonnante et exubérante de Thérèse.

Celle des autres

L'expérience personnelle de chaque auteure l'entraîne à découvrir celle des autres. Les chemins se croisent et s'éprouvent dans une reconnaissance de ce qui s'exprime et se révèle souvent de manière étonnante. Dans *Je vous salue...*, Rose Dufour exprime de façon émouvante ses remerciements aux femmes qu'elle a rencontrées: «J'ai vu votre beauté, votre grandeur et votre noblesse, votre vraie nature.» (p. X) Lors de sa recherche, Rose Dufour a manifesté beaucoup de bienveillance pour toutes les personnes rencontrées, femmes, clients, proxénètes. Au sujet des prostituées, elle signale comment ses entrevues ont eu «un effet structurant lié au schéma d'entretien et au type de relation établi entre la participante et la chercheuse». (p. 384) Elle remarque comment les résultats de son enquête soulignent la compétence des femmes à se prendre elles-mêmes en charge lorsque l'intervention les place ni dans un rapport hiérarchique, ni dans un rapport de dépendance, mais les respecte en les positionnant dans une relation d'interdépendance et les soutient dans leur capacité à s'occuper d'elles-mêmes.» (Dufour, 384-385)

Quant à elle, Julia Kristeva s'émerveille

devant le sujet de sa lecture, elle n'en revient tout simplement pas. «Thérèse, telle que je la lisais, parvenait, en s'extasiant et en vivant ses extases, non seulement à souffrir et à jouir corps et âme, mais aussi à se guérir (ou presque) de ses plus gros symptômes: anorexie, langueur, insomnies, syncopes (desmayos), épilepsie, gota coral et mal de corazon, paralysie, étranges saignements et affreuses migraines. Mieux encore, elle devait réussir à imposer sa politique à celle de l'Église en réformant l'ordre du Carmel.» [Kristeva, 20] «Votre exploit fut donc bien davantage que de jouir, de le dire: de l'écrire. Bien plus qu'un cas, Lacan a vu en vous une exploratrice hardie de cette altérité désirée et désirante, longtemps appelée le divin et à l'oeuvre, selon les psychanalystes, chez tous les humains, non croyants et croyants, dès qu'ils parlent ou se taisent.» (Kristeva, 88)

Une fois de plus, la référence aux expériences est devenue importante et caractéristique de l'écriture des femmes. La mise en évidence des expériences devient pour les femmes un stimulant pour la conquête de leur autonomie et leur accomplissement en toute fierté. Ce parcours de quelques essais écrits par des femmes a permis de saisir leur sujet d'intérêt et de décrypter la référence à leurs expériences comme un catalyseur pour aller plus loin dans l'affirmation

d'elles-mêmes. Les voies sont multiples et le discernement demeure essentiel pour toute avancée. « Avoir choisi d'être «soeur» est sans doute une façon de délimiter ma perception de la vie et le rapport au vécu et au non vécu de ce qu'on appelle liberté. Mon identité va au-delà d'une situation choisie dans le passé; les stéréotypes, souvent fondés sur certains comportements qui ont été réels, ne sont plus que des clichés et je peux affirmer que je n'ai jamais renoncé à ma liberté ni à la liberté comme valeur pour toutes les vies humaines. Et ceci à l'intérieur même de l'institution religieuse! » (Gebara, 44)

Post-scriptum: Il aurait été intéressant de scruter deux autres ouvrages, mais le temps manquait et le texte se serait allongé. Je vous en indique toutefois les titres, au cas où vous aimeriez prolonger cette réflexion: sur la vieillesse, Aline Charles, *Quand devient-on vieille?* Femmes, âge et travail au Québec 1940-1980, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007; sur l'identité, Diane Lamoureux et Micheline Labelle, dans *Du tricoté serré au métré serré?* Québec, Presses de l'Université Laval, 2008.

ELLES ONT ÉCRIT...

Un carnet
aux lignes pâles
un lac où je me retire
cette porte de lumière bleue
cette porte de neige
toute cette paix entrée en moi
qui reste jusqu'à la nuit
écrire pour donner un langage
à la lumière

(Louise Warren, *Soleil comme un oracle*, Montréal, L'Hexagone, 2003, p. 67.)

Quand j'ai voulu parler de moi
Elle dit : « Tu parles de femmes
C'est à la mode, ça, madame,
Mais enfin, qu'est-ce que tu crois? »
(...)
Et si je dis que c'est fini,
Qu'enfin, je n'ai plus rien à dire!
-- « Arrête, ne me fais pas rire;
Tu es morte que tu écris! »
À la suivante alors, j'ai dit

(Anne Sylvestre,
Il me manquait une chanson)

MES MUSES

Christine Lemaire, *Bonne Nouv'ailes*

J' aime beaucoup lire des biographies ou écouter des entrevues d'écrivaines et d'écrivains. Ayant toujours rêvé d'écrire, ces rencontres me stimulent et m'inspirent; elles me font réfléchir et rêver. Au premier abord, je me préoccupe assez peu de savoir si la personne qui m'intéresse est un homme ou une femme. Pourtant, au fil des années, je reviens sans cesse aux parcours de quelques femmes, qui me guident comme des mères et dans lesquelles je voudrais tant me reconnaître. Qu'elles soient romancières ou essayistes, auteures de littérature « populaire » ou historiennes, m'importe peu; je puise dans leur expérience ce que j'ai besoin d'y puiser en fonction de ce qu'elles ont à m'offrir. Je vous présente sans façon les confidences et réflexions bien personnelles d'une amoureuse des écrivaines et de leurs œuvres.

Double vie

D'abord, il y a celles qui ont mené une double vie, presque toute leur vie. Celles qui n'avaient pas de place pour l'écriture dans un quotidien beaucoup trop chargé d'autre chose ou un milieu plus ou moins hostile à la création féminine. Commençons par la doyenne de mon Panthéon personnel, Jane Austen (1775-1817), qui a créé dans son œuvre une « synthèse entre le roman psychologique et le roman de mœurs »¹, donnant ainsi naissance au roman moderne. Pour elle, l'écriture n'a longtemps été qu'un beau passe-temps sans conséquence; elle divertissait les membres de sa famille en

leur lisant ses histoires comme d'autres jeunes filles chantaient ou jouaient du piano.

Jane Austen écrivait en plein brouhaha dans la grande salle familiale, obligée d'interrompre son travail à la première visite. Dans la maison de Chawton² que l'écrivaine a habitée de 1809 à 1817, la table sur laquelle elle posait son écritoire³ se trouve dans un coin ensoleillé de la pièce; elle est minuscule. Un film récent⁴ la représente en train d'écrire aux premières lueurs de l'aube, nous faisant penser qu'elle y avait mis toute la nuit. Jane Austen a placé l'écriture dans sa vie, comme une huître accueille un grain

1. Bollman, S. «La lutte avec l'ange», Adler, Laure et Stefan Bollman. *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*. Paris, Flammarion, 2007, p. 22.

2. Cette maison est devenue le musée Jane Austen.

3. L'écritoire se trouve quant à lui à la British Library de Londres.

4. Jarrold, Julian. *Becoming Jane*. UK, 2007.

de sable dans sa coquille.

Beaucoup d'écrivaines célèbres ont eu un tel rapport avec l'écriture. Les exemples abondent : dans son livre *La force des choses*⁵, Simone de Beauvoir rapporte avec admiration que Han Suyin « vit à Singapour et de neuf heures du matin à cinq heures du soir, chaque jour, elle soigne des femmes chinoises; (elle est médecin gynécologue); puis elle rentre en auto chez elle et elle écrit. ».

J'ai lu un article au sujet de Diana Gabaldon⁶, auteure de la très populaire série *Le chardon et le tartan*, où elle raconte qu'un jour, son mari s'étant assis devant son ordinateur, y avait découvert de nombreux fichiers portant le nom « Jamie ». Celui-ci s'était aussitôt senti trompé. Peut-être l'était-il un peu, si l'on considère le charme immense de ce personnage!

Pour ces quelques femmes devenues célèbres par cette écriture de coin de table, de coin de journée et de coin de vie, combien d'autres sont encore assises à la fin du jour, après que le travail soit accompli, les enfants couchés, la maison rangée et écrivent comme on s'enfonce dans un bain moussant : pour le plaisir, pour la détente!

5. Beauvoir, Simone de. *La force des choses II*. Paris, Gallimard, Folio no 765, 1963, 508 p. 231.

6. Millot, Pascale. « Le chardon et le tartan... et Diana Gabaldon ». *Châtelaine*, septembre 2002, p 19

7. Ockrent, Christine. *Françoise Giroud, une ambition française*. Paris, Fayard, 2003, p. 220.

8. Citation de Danielle Sallevave. Melançon, Louise. « L'icône ambiguë ». *L'autre Parole*, no 118, été 2008, p. 31.

Comme un homme

Il y a celles qui revendiquent haut et fort leur statut d'écrivaine et qui se battent à mains nues pour le conquérir. Celles qui, puisqu'il le faut, décident d'écrire « comme un homme ». Je pense à Françoise Giroud qui a passé plusieurs années de sa vie à la rédaction de *L'Express*. Avec son sens de la phrase bien tournée, Giroud a dit un jour : « La grande différence entre les hommes et les femmes, c'est que les hommes ont des femmes et que les femmes n'en ont pas. »⁷ Je pense sincèrement qu'elle a énoncé là une vérité préalable à la fameuse « chambre à soi » qu'avait souhaité Virginia Woolf. Pour sa part, Françoise Giroud s'en est assez bien tirée, puisqu'elle s'est trouvée une femme, en la personne de sa propre mère qui a tenu sa maison et élevé ses enfants.

Sartre aussi avait sa mère qui devait bien câliner son petit Jean-Paul, comme il le raconte si bien dans *Les mots* (1964). Simone, elle, n'avait personne. Je lisais dernièrement que rien ne prédisposait Simone de Beauvoir à écrire la première bible du féminisme moderne⁸. Pour ma part, je soupçonne cette situa-

tion bien injuste d'en être l'origine. Tandis que Jean-Paul écrivait le matin en robe de chambre, pendant que sa maman lui servait son café au lait et repassait son pantalon, Simone, elle, écrivait dans sa petite chambre d'hôtel et réussissait à rassembler tout son avoir dans une brouette qu'elle pouvait déménager à volonté⁹. Les mauvaises langues disaient que Beauvoir avait des vêtements un peu défraîchis et qu'elle sentait souvent mauvais. La phrase de Françoise Giroud vient sans doute expliquer cette situation... Écrire dans les cafés n'avait certainement pas la même signification pour elle que pour lui...

Quant à Benoîte Groult, c'est le mouvement féministe qui l'a supportée et fait monter à l'écriture comme on monte aux barricades. C'est en protestant qu'elle est devenue célèbre; c'est en criant à l'injustice. Son livre *Ainsi soit-elle* (1972) n'est certes pas aussi marquant dans l'histoire de la littérature que *le Deuxième sexe*, mais dans les années 1970, il a fait des ravages à cause de son franc parler. Benoîte Groult a aussi réussi à révéler la multiplicité du féminin, grâce à sa collaboration avec sa sœur Flora : « à quatre mains », elles ont admirablement réussi à décrire ce qui lie et différencie une certaine soumission et la rébellion, sans ja-

mais verser dans le stéréotype, avec nuance et respect.¹⁰

En tension

Il y a celles qui au sein même de leur vie, sont en constante tension entre leur vocation d'écrivaine et un autre métier, souvent celui de mère. Ma rencontre avec Nancy Huston est récente, mais aussi fulgurante qu'un coup de foudre. Dans *La Virevolte* (1994), l'auteure décrit avec précision cette tension entre deux vocations : celle de danseuse professionnelle et celle de mère. Les exigences de la danse moderne faisant en sorte qu'on ne puisse pas remettre une telle carrière à plus tard – comme on pourrait le faire pour l'écriture -- l'héroïne quitte mari et enfants pour s'adonner pleinement à son art. Ce geste est un arrachement de tous les instants; il a cependant sa part de bonheur intense... et son prix.

Simonne Monet-Chartrand elle, a vécu cette tension plus modestement, au quotidien. Avec ses 7 enfants, elle a tenu maison dans une relative précarité économique. C'est le besoin qui a justifié ses activités d'auteure. Elle est devenue chercheuse et essayiste. Elle raconte dans son autobiographie¹¹ comment elle coupait court aux tâches ménagères afin de pouvoir écrire. Elle ne repassait ja-

9. Bair, Deirdre. *Simone de Beauvoir*. Paris, Fayard, 1991 (1990), 818 p.

10. *Journal à quatre mains* (1962), *Le féminin pluriel* (1965), *Il était deux fois* (1968).

11. Monet-Chartrand. *Ma vie comme rivière*. 4 tomes (1981 à 1992).

mais les draps, geste impie dans les belles années d'avant le *perma press*. Quand je préfère lire plutôt que d'épousseter, quand je fais subrepticement disparaître les plus grosses taches sur le plancher de la cuisine, c'est toujours à elle que je pense. Cet équilibre instable, fragile et laborieux, Elizabeth Cady Stanton (1815-1902) l'a décrit avec éloquence: « Mon esprit est tout entier au travail, mais – et c'est un gros mais – mes mains appartiennent à ma famille »¹². En une phrase, elle a pu exprimer toute la tension d'une vie de femme.

Ces écrivaines résistent afin de pouvoir s'adonner pleinement à l'écriture. Une seule d'entre elles a résisté à l'écriture elle-même, et ce n'est pas la moindre. Colette est entrée en écriture comme on entre en prison. Son mari Willy la séquestrait dans leur petit appartement afin qu'elle écrive la série des *Claudine*¹³. Ce n'est peut-être pas étonnant qu'elle ait délaissé l'écriture dès leur séparation pour se consacrer à la danse et au music hall. À un âge plus avancé, elle a même fondé un institut de beauté qui n'a jamais pu attirer d'autres femmes que ses lectrices. C'était toujours la nécessité qui la faisait revenir à l'écriture. Son grand talent faisait en sorte qu'elle était

toujours attendue. Mais son rêve, c'était de ne plus avoir besoin d'écrire.

L'écriture salvatrice

Il y a celles pour qui l'écriture est une véritable thérapie. La première qui me vient en tête est évidemment Marie Cardinal dont *Les mots pour le dire* (1975), dans lequel elle raconte son expérience de la psychanalyse, a été une aide précieuse pour tant de femmes. Cette femme magnifique au parler rond et guttural a écrit comme on se sauve, comme on se creuse, comme on se perd et comme on se retrouve une fois s'être perdue.

Plus près de nous, Nelly Arcan a adopté cette même démarche dans ses deux premiers livres : *Putain* (2001) et *Folle* (2004). Dans *Folle*, une longue lettre destinée à l'homme qui l'a laissée, elle analyse ce qui lui semble le cœur de la différence entre la place de l'écriture dans leurs vies respectives : « Pour toi écrire voulait dire surprendre tout le monde par des idées nouvelles sur des sujets tabous ... (p.167) Chez moi écrire voulait dire ouvrir la faille, écrire était trahir; c'était écrire ce qui rate, l'histoire des cicatrices, le sort du monde quand le monde est détruit. » (p. 168).

12. Gratton, Marie. « Elizabeth Cady Stanton, 1815-1902 » in Roy, MA et Lafortune, A. *Mémoires d'elles; fragments de vies et de spiritualités de femmes*. Montréal, Mediapaul, 1999. p 228.

13. Sarde, Michèle. *Colette, libre et entravée*. Paris, Stock, 1978, 484 p.

Les « grandes dames »

Enfin, il y a celles qui se fondent dans l'écriture, celles qui la revêtent comme un manteau, celle que l'écriture rend élégantes, les grandes dames. Ici, pas de tension apparente, mais une maîtrise, une harmonie dans les rôles, une simplicité, une parfaite aisance.

Ma passion des écrivaines n'a jamais été plus assouvie que dans le bureau ensoleillé de Marguerite Yourcenar, dans sa maison toute simple appelée *Petite Plaisance*¹⁴. En entendant raconter la vie quotidienne de l'écrivaine, où l'écriture ne semblait avoir aucune place attirée, j'ai demandé à notre guide qui l'avait bien connue, à quel moment de la journée elle écrivait. La dame nous a alors raconté qu'un jour, elle avait posé la même question à celle que l'on appelait *Madame*. Yourcenar est devenue grave et s'est arrêtée. Elle a planté son regard dans celui de son interlocutrice et a dit : « Mais je travaille TOUT LE TEMPS! » Marguerite Yourcenar disait aussi qu'elle n'allait dans son bureau que pour « se vider ». Car en préparant un pain, allant chez l'épicier, cultivant son jardin, conversant avec un ami pêcheur ou écoutant de la musique, elle tournait sans relâche une phrase dans un coin de sa tête. C'est joli, mais en toute justice, nous ne devons pas oublier

qu'elle aussi a eu une femme dans sa vie : Grace Frick.

De ces femmes qui sont parvenues, jamais sans mal et souvent dans leur vieillesse, à cet ultime équilibre entre la littérature et le quotidien, je viens puiser savoir et inspiration. George Sand, Marguerite Duras aimaient cuisiner, recevoir et jardiner. Anne Hébert a eu ce port aristocratique des grandes dames, même si cette Parisienne d'adoption avait me semble-t-il un rapport plus masculin avec son métier. Et, parmi les vivantes, Marie Laberge, avec sa tignasse naturelle, son élégance racée et sa sensualité, me fait admirer cette grâce des femmes qui écrivent.

Mais à ma connaissance, personne n'a mieux parlé de cette harmonie entre l'écriture et le domestique que Anne Lindberg dans un livre que j'ai lu et relu : *Solitude face à la mer* (1956). Dans les années 1950, l'écrivaine se retrouve sur une île, en vacance au bord de la mer. Ses réflexions sur la vie des femmes côtoient la simplicité des tâches domestiques -- réduites à leur plus simple expression --, l'amitié entre femmes et l'écriture... Annie Leclerc a aussi des chapitres lumineux à ce sujet dans le livre qui l'a rendue célèbre : *Parole de femmes* (1974).

14. Northeast Harbour, Maine. Pour ce qui suit, on pourra retrouver à peu près les mêmes propos dans la biographie de l'écrivaine: Savigneau, Josyane. *Marguerite Yourcenar*. Paris, Gallimard NRF, 1990..

La table de cuisine

Il m'a toujours semblé que les femmes ont eu avec l'écriture un rapport particulier. Il ne saurait être question de prétendre que les hommes n'ont jamais eu à mettre l'écriture en marge de leur vie pour arriver à la gagner. Stendhal, Claudel, Gary et bien d'autres ont été diplomates. Malraux a fait de la politique, Jacques Ferron était médecin, Daniel Pennac a enseigné toute sa vie. Il est rare qu'un individu, qu'il soit homme ou femme, puisse vivre de sa plume. Cependant, j'oserais affirmer que les prétentions littéraires (ainsi qu'on qualifie le besoin d'écrire avant que vienne le succès), sont considérées plus nobles chez les hommes. Cela a certainement été vrai dans les années passées et je me demande si cela ne l'est pas toujours.

Les femmes ont une obligation de présence au monde. Il y a sans doute des exceptions, mais il me semble qu'il ne leur viendrait jamais à l'idée de faire comme Simenon par exemple, qui se barricadait des jours durant dans une chambre, suant sang et eau, ne mangeant ni ne buvant (je parierais que lui aussi devait bien avoir une femme qui

lui faisait un petit plateau de victuailles qu'elle laissait devant sa porte), jusqu'à ce que l'Oeuvre soit terminée¹⁵. Une femme est appelée ailleurs et cette envolée vers un autre monde, si elle se fait en esprit, ne peut se faire dans la vie concrète. Nous sommes des cerfs volants.

Pour bien des écrivaines, la table de cuisine a donc été le premier lieu d'écriture. Que l'on pense à J.K. Rowling qui a mis trois années (dont un dernier six mois d'écriture dans des conditions économiques très difficiles) à peaufiner son premier *Harry Potter*, ou à Anna Gavalda qui « a deux enfants très mignons et écrit quand ils sont à l'école ¹⁶ ». De mémoire de lectrice avide de la vie des gens qui écrivent, je n'ai jamais entendu parler d'un homme qui avait écrit une grande œuvre à sa table de cuisine¹⁷. Les femmes semblent avoir moins de réticence à écrire là où la vie bat son plein, probablement parce qu'il faut surveiller les pommes de terres en train de bouillir ou une sauce à spaghetti en train de frémir. « Une chambre à soi », comme le revendique si justement Virginia Woolf, est un luxe qu'elles finis-

15. Eskin, Stanley. *Simenon: une biographie*. Montréal, Éd. Presses de la cité/Libre Expression, 1991 (1987), 335 p.

16. Mentionné en jaquette de son livre: *Ensemble, c'est tout*. Paris, Le Dilettante, 2004, 604 p.

17. Pour les stéréotypes, j'ai lu il y a plusieurs années dans la revue *Lire*, le cas d'un écrivain (j'ai malheureusement oublié son nom) qui écrit dans son garage, à côté de son établi et des vélos de la famille!

sent par conquérir lorsqu'elles sont enfin prises au sérieux.

Si je suis si sensible à cette particularité, c'est sans doute que j'ai vu ma mère écrire à cette table-là, rêvant elle aussi d'atteindre cette chose grave et précieuse : un livre. Si je m'abreuve abondamment de la vie des écrivaines pour soutenir ma quête, c'est d'elle, au départ, que m'a été transmis ce rêve. Dans la longue liste de mes muses, elle gardera toujours la première place.

Quant à mes « prétentions », je les voudrais bien aussi audacieuses que celles de Nelly Arcan : « Mais ne vous en faites pas pour moi, j'écirai jusqu'à grandir enfin, jusqu'à rejoindre celles que je n'ose pas lire.¹⁸ » Mais, comme moi j'ose, je sais bien que j'aurai beau faire, des phrases aussi maîtrisée et lumineuses que : « Une bouffée d'acacia entra, si distincte, si active, qu'ils se retournèrent tous les deux comme pour la voir marcher.¹⁹ », non vraiment, je ne saurai jamais en écrire...

18. *Putain*, p. 18.

19. Colette, *Chéri*. Fayard, Le livre de poche, 1920, p. 37

ELLES ONT ÉCRIT...

Je vis tout entière immergée dans ce livre, et quand je remonte à la surface, tout est obscur, et souvent je suis incapable de trouver un mot à dire quand nous nous promenons autour du square, ce qui est mauvais, je le sais. Mais c'est peut-être bon signe pour le livre. (Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*, mardi 23 février 1926 – p. 142)

Il me semble que le fait d'avoir des enfants m'a enrichie et approfondie. Ils ont peut-être ralenti mon écriture pendant un certain temps, mais quand je m'assois pour écrire, j'avais plus de choses à dire. (Anne Taylor.)

Lorsque vous écrivez, vous êtes libre. Lorsque j'écris, j'ai le sentiment que je fais exactement ce pourquoi j'étais née. (Françoise Sagan)

« ROMANS DE FILLES » ET « ROMANS DE GARS » LE POINT DE VUE D'UNE LECTRICE

Monique Hamelin, *Vasthi*

On m'avait demandé d'écrire - du point de vue d'une lectrice - sur les romans de filles, romans de gars. LECTRICE vorace, je pensais que ce serait facile, enfin relativement. J'ai dit oui... En travaillant et retravaillant mon texte, j'en suis venue à questionner les sous-entendus derrière le titre.

Est-ce que les romans de filles sont un genre mineur et les romans de gars, un genre majeur? Est-ce que les romans de gars s'adressent à l'Homme, donc aux hommes et aux femmes? Ou bien, est-ce que les romans de gars impliquent un certain style, disons plus paillard ? Est-ce qu'il y a des écritures de femmes et pour qui? Et une écriture d'hommes pour hommes ou pour l'Homme ?

Et vous, lectrice-lecteur de cet article, vous est-il arrivé de lire un roman et de vous dire – «C'est un roman de filles!» «C'est un roman de gars!» «Ce personnage est là pour plaire aux hommes.» Ou encore : «Jamais des femmes n'auraient réagi ainsi.» «Jamais des femmes n'auraient écrit une telle chose.» Si de telles pensées vous animent, c'est que d'une certaine manière vous questionnez ce métier d'écrivain, d'écrivaine et ce qu'on vous raconte.

Pourquoi écrivent-ils ou écrivent-elles ? Écrit-on pour un public en particulier ou parce que l'on a quelque chose à dire et que cela pourrait s'adresser à l'un ou l'autre sexe ou quelquefois aux deux? Choisit-on d'écrire un roman de filles, un roman de gars ?

Dans *Lettres à un jeune poète*, Rainer-Maria Rilke avise le jeune poète qui lui demande conseil :

Votre regard est tourné vers le dehors; c'est cela surtout que maintenant vous ne devez plus faire. Personne ne peut vous apporter conseil ou aide, personne. Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire: examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ?¹

Virginia Woolf quant à elle donne les

1. Rilke, Rainer-Maria. *Lettres un jeune poète*. Les Cahiers Rouges – Éditions Bernard Grasset 2005. Édition originale :1937. Traduction de l'allemand par Bernard Grasset et Rainer Biemel. p. 23

conditions d'écriture pour les femmes : « ...pour écrire de la fiction, une femme doit avoir de l'argent et une chambre à soi... »²

Sur le processus d'écriture, Woolf note dans son journal : « Quant à mon prochain livre, je vais me retenir de l'écrire jusqu'à ce qu'il s'impose à moi, jusqu'à ce qu'il soit lourd dans ma tête comme une poire mûre, pendante, pesante, et demandant à être cueillie juste avant qu'elle ne tombe. »³

Marguerite Yourcenar dans ses entretiens avec Matthieu Galey, rappelle que : « J'ai toujours écrit mes livres en pensée avant de les transcrire sur le papier, et je les ai parfois même oubliés pendant dix ans avant de leur donner une forme écrite. »⁴

Si nous voilà un peu renseigné sur ce qui anime un grand poète ou une grande écrivaine, sur les similitudes, d'autres pourraient monter un dossier sur les oppositions. Mais si nous restons dans le monde de ceux et celles qui écrivent parce que cette écriture vient de l'intérieur, le besoin d'écrire et la force de l'écriture sont semblables mais ne s'exprimeront sans doute pas de la même ma-

nière, ni ne s'attarderont aux mêmes éléments de la vie. Il en va de même pour la lecture. Dans un même roman, un homme, une femme ne s'attarderont pas aux mêmes choses. Le regard des unes et des uns diffère.

Gilles Archambault dans une de ses chroniques⁵ parle de la sensibilité exacerbée chez deux écrivaines et même si «de prime abord, (elles) ne m'interpellent pas, (elles) m'ont retenu plus qu'il n'est raisonnable. Pas question pour moi de le déplorer. Évidemment.» Donc, une écriture féminine n'interpelle pas nécessairement l'autre sexe mais, sont-ils happés par une lecture, ils sont surpris de s'y laisser prendre!

Qu'en est-il des romans policiers, un genre souvent que d'aucunes, d'aucuns considèrent comme mineur ? Parmi les romancières des temps modernes, Donna Leone a créé un inspecteur Brunetti, le faisant vivre dans sa famille, dans sa relation de couple, avec ses ados, se débattant avec des problèmes éthiques, pris dans les zones grises et devant garder le cap. Si les meurtres sont là, présents avec toute la violence qui surgit au moment où l'on s'y attend le moins, tout n'est pas

2. Woolf, Virginia. *A Room of One's Own*. Traduction libre.

3. Woolf, Virginia. *Virginia Woolf – Journal d'un écrivain*. Bibliothèques 10/18. pp. 221-222 (mercredi 28 novembre 1928).

4. Yourcenar, Marguerite. *Les yeux ouverts – entretiens avec Matthieu Galey*. Le livre de poche. p. 218.

5. Archambault, Gilles. *La Presse* 21,22 juin 2008 – *La petite chronique – Écritures de femmes Jean Rhys et Charlotte Brontë deux créatrices à la sensibilité exacerbée*.

là. La vie est aussi ailleurs que dans le boulot. Kay Scarpetta, la création de Patricia Cornwell, voit son boulot interférer dans toutes les sphères de son intimité. Là aussi, la violence est présente, très présente, omniprésente. Si le Brunetti de Donna Leone sait plaire aux lecteurs et lectrices, j'en suis moins certaine pour le personnage de Kay Scarpetta. Tout tient sans doute à la manière de décrire les amours de la vedette.

Les inspecteurs Bosch, Wallender et Rebus – des écritures masculines de Michael Connelly, Henning Mankell et Ian Rankin sont lus par des hommes et des femmes. Aucun doute, ces romans ne sauraient être qualifiés d'écriture de femme. Pourquoi ces mots me viennent-ils à l'esprit ? Pourquoi un tel succès chez ces romanciers ? Le succès vient-il du fait qu'on y retrouve un héros qu'on aimerait côtoyer ? Est-ce là le succès auprès des lectrices ? Bosch, Wallender et Rebus connaissent des amours malheureuses, des relations difficiles avec leurs proches – amante ou fille. On nous présente la vie ordinaire d'un travailleur qui se bat avec le sens de sa vie. Rien qui ne saurait déplaire aux lectrices et lecteurs.

Yourcenar a mis au monde deux grands personnages : Hadrien et Zénon. Ces romans m'ont marquée mais je ne peux

qualifier l'écriture comme une écriture féminine. Je ne la qualifierais pas non plus d'écriture de gars ou d'Homme.

C'est en relisant Annie Leclerc⁶ que des pistes sont apparues pour répondre à la question romans de filles – genre mineur ou pas ? Annie Leclerc nous dit :

Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire : inventer la femme. (p.8)

Nous avons fait les enfants, et eux, ils ont fait l'Homme. » (p.10) « Un homme parle au nom des Hommes. Une femme, au nom des femmes. (p.11)

Tout ce qui était nôtre sans être vôtre vous l'avez converti en souillure, en douleur, en devoir, en chiennerie, en petitesse, en servitude.(p15)

Si on considère le cours de l'histoire, les écrits des femmes sont récents. C'est au cours des derniers siècles qu'ils se sont faits plus présents et ce n'est que plus récemment que les femmes disposent du temps, de l'argent et d'une chambre à elle pour que cette écriture prenne forme plus facilement. Des femmes d'ici et d'ailleurs ont même pensé utiliser un nom de plume masculin pour être lues, pour percer comme écrivaine. Quant à la piste proposée par Annie Leclerc d'inventer la femme, d'inventer l'écri-

6.Leclerc, Annie. *Parole de femme*. Bernard Grasset. Paris. 1974.

ture féminine, de dire les paroles des femmes, alors là, nous sommes dans l'histoire actuelle. L'écriture va surgir de l'intérieur. Cette parole que les femmes s'autorisent à prendre, à écrire, à dire, elle parle de leur expérience, des nôtres. Nous nous reconnaissons, nous

lui donnons toute sa valeur, toute la place qui lui est due. Merci aux mouvements de libération des femmes qui ont permis l'éclosion de ces paroles, de ces écritures féminines.

ELLES ONT ÉCRIT...

En d'autres mots, je veux dire que l'écriture est pour moi en ce moment, et depuis longtemps et pour sans doute encore jusqu'à sa fin, l'expérience des limites du bonheur et du malheur. Expérience vitale: éblouissante, fabuleuse,. Expérience somptueuse dans ses explorations formelles et conceptuelles, charnelles et intellectuelles. Expérience à la fois érotique et mystique, où l'éros advient de sortir de sa gangue pornographique et où le mythos surgit de l'expulsion placentaire de son être sacré. Expérience matricielle, donc, archaïque, archéologique, où peuvent se célébrer les épousailles des restes d'histoire, les noces de l'ombre, la rencontre insolite de ce qui n'avait pas encore daigné accéder à l'Histoire, des êtres et des choses, de ce qui n'avait pu s'expliquer par la science de l'histoire ou se comprendre par la connaissance de celle-ci, connaissances des faits ou des événements, que l'on dit réels, mais qui n'ont de réel - on le sait de l'écriture - que le nom. (Madeleine Gagnon, *Toute écriture est amour*, Montréal, VLB éditeur, 1989, p. 39).

Peut-être est-ce aujourd'hui mon plus profond désir qu'on répète en silence certains mots que j'aurai liés entre eux. (Simone de Beauvoir, *La force des choses*, tome 2, p. 498)

Billet: Plaisirs simples

Louise Garnier

On est en juillet. Tout à l'heure, après mon travail, je m'en vais rejoindre mon équipe de Phoebe.

Elles sont à se préparer pour le colloque. Pour une deuxième année consécutive je n'y participe pas. Mes amies acceptent mon retrait actuel et que mes priorités soient ma famille et mon travail. En prime, je peux me joindre à elles pour la partie informelle et festive. J'apprécie cette belle ouverture.

Quand j'arrive les filles terminent une journée de labeur; il paraît que ça a discuté ferme mais qu'à la fin il y a eu consensus. Grâce aux tempéraments médiateurs on a trouvé un terrain d'entente, grâce aux plus radicales, on a pris position et rendu pointue la réflexion.

Puis les fumeuses prennent un peu l'air sur la galerie d'Yvette, pendant que les autres dressent la table! C'est la fête de Marie-France !

On a faim et ça sent bon. Carmina sait que la jubilaire aime les mets indiens et on en a au menu.

Pendant les préparatifs, Carmina nous parle du coco. Yveline nous raconte la réunion de quartier où elle est allée pour protester contre le passage de l'autoroute. Denise nous fait faire des exercices pour se délier un peu, elle a apporté une super salade concoctée amoureusement comme toujours. On est très contente de la retrouver en pleine forme, sa santé est de nouveau au rendez-vous...le grand nord c'est froid et c'est loin!

Marie-France nous passe une vidéo de son cru et partage les splendeurs de son voyage en Asie.

Yvette écoute et sourit et nous parle des oiseaux qui lui ont rendu visite ce matin. Elle déguste les merveilles de la nature au moment présent. J'ai apporté mon disque de musique africaine et je me laisse aller à faire des blagues. Mes amies sont un excellent public, je les fais rire, ce que j'aime tant.

Puis on découvre un peu de l'Inde; ça pique trop pour certaines, mais on se régale.

Du vin, des rires, la vaisselle et on s'installe pour les cartes! Carmina compte les points, Marie-France sait déjà ce que je vais jouer et prédit qui fera le plus de levées. Ça jacasse, ça commente la dernière mêle, on a pas réussi à prendre notre revanche...ce sera pour la prochaine fois.

Après deux parties, les lumières s'éteignent, les bougies sont allumées...Yveline a encore pensé au gâteau, Marie-France c'est à ton tour... Yvette lit le poème qu'elle a composé pour son amie; comme c'est beau, comme c'est vrai.

Autres petites douceurs : Denise garnit la table de fleurs coupées de son jardin, Yveline a rapporté à chacune des friandises de France, j'ai choisi de la musique.

Marie-France reçoit, accepte de recevoir, n'oublie pas que c'est à ton tour Marie-France. Quelle belle soirée ! Bonne nuit à chacune, on se revoit le mois prochain.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Dimanche, 24 août 2008, le quotidien italien *Corriere della Sera* rapporte que le père Antonio Rungi du diocèse de Mondragone désire organiser le premier concours de beauté en ligne pour religieuses. Le père italien souhaitait afficher sur son blogue les photos des religieuses et ainsi, aurait permis aux internautes de les voir et de voter pour leur candidate préférée. "Vous pensez vraiment que les soeurs sont toutes vieilles, rabougries et tristes? Aujourd'hui ce n'est plus le cas, grâce à l'arrivée dans notre pays de soeurs jeunes et pleines de vitalité..." "les soeurs sont avant tout des femmes et la beauté est un don de Dieu". Toutefois, en raison des réactions négatives que le concours "Miss soeur Italie 2008" a suscitées, le mardi suivant, le père Rungi a dû annuler son projet. Il déclare : "Mes supérieurs n'étaient pas contents. L'évêque de mon diocèse n'était pas content, mais ils ne m'ont pas compris". Selon le père, le concours de beauté en ligne avait comme objectif de mettre en valeur le monde des religieuses et de relancer les vocations. Le concours aurait tenu compte de la spiritualité, de l'altruisme et de l'esprit de charité des candidates religieuses, il aurait révélé "leur beauté intérieure" ainsi que le travail qu'elles accomplissent pour l'Église et pour la société surtout dans les domaines éducatif et sanitaire. (Reuters, mardi 26 août 2008)

Le 12 septembre 2008 est sorti en salle le film *Folle de Dieu* dont le personnage principal est Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec. Dans son 15e documentaire, le cinéaste Jean-Daniel Lafond présente une femme forte et déterminée, une écrivaine et une dissidente, dans une société qui s'est bâtie sur le pouvoir religieux comme il en est de la société québécoise. Le jeu de l'actrice Marie Tifo met en relief le caractère excessif de l'engagement de cette femme de Dieu dans sa relation passionnelle avec son divin époux. Ce projet de film date de 1981, puisqu'à la demande du metteur en scène Marcel Bozonnet, M. Lafond est invité à lire et à adapter l'abondante correspondance de la religieuse (800 lettres) pour le théâtre. C'est à cette même époque que le cinéaste rencontre la comédienne Marie Tifo. En mars 2003, pendant que leurs époux respectifs, Michaëlle Jean et Pierre Curzzi, sont nommés chevalier de l'Ordre des Pléiade, le cinéaste et la comédienne se retrouvent au salon rouge de l'Assemblée nationale et renouent avec ce vieux rêve de film. Dès lors, le projet est présenté à l'Office national du film. Mais 20 ans plus tard, quel est le message que le cinéaste veut laisser à travers une femme qui entretient un lien charnel, voire sexuel, avec son Dieu? (*La Presse*, 27 août 2008)

Marie-Josée Riendeau

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction: Denise Couture, Monique Hamelin, Yvette Laprise

Travail d'édition: Christine Lemaire
Impression: Centre de copie BP Papillon
Abonnements: Marie-France Dozois
Envoi postal: L'équipe de Phoebé

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>26,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

L'autre Parole est en vente à La Librairie des Éditions Paulines, à Montréal.

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 522-2059

Courriel: dozoismf@yahoo.ca

Site internet: <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307

Poste-publications Convention No. 40050266

Enregistrement No. 9307

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.

Canada